

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/  
Seule édition disponible

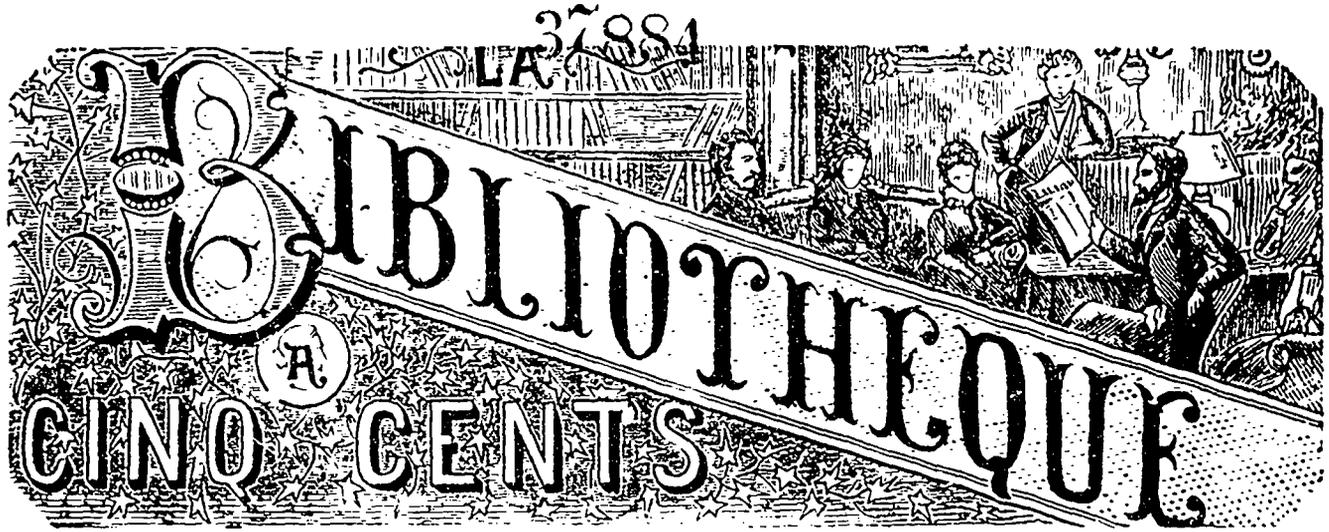
Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires.      Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								



Vol. VI

PAR AN  
\$2 50

MONTREAL, 13 DÉCEMBRE 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No 10

# SCÈNE DE MENACE

SEPTIÈME PARTIE DU "COUPE-GORGE."



Ne faites donc pas le malin!... Mes précautions sont prises. (Page 224.)

## SCENE DE MENAGE

SEPTIÈME PARTIE DU "COUPE-GORGE."

I

Jobin délia la ficelle rouge de la liasse qui sentait le tabac et il examina l'adresse de la première lettre.

Cette adresse était ainsi conçue :

"POSTE RESTANTE."

Monsieur F. M.—No. 1, 004.

EN VILLE.

Le timbre de la poste indiquait le bureau de la place de la Bourse.—La date remontait à quatre mois.—Aucun timbre d'affranchissement.

—Tiens ! tiens ! tiens ! murmura le policier.

Il tira la lettre de son enveloppe.

L'entête imprimé le fit tressaillir :

"AGENCE ROCH ET FUMEL.—Renseignements confidentiels de toute nature.—Recherches de débiteurs.—Enquêtes sur projets de mariage.—Tous les jours, de neuf heures du matin à dix heures du soir.

"Rue Montmartre, 131, (près la Bourse et le boulevard.)"

—Diable ! reprit Jobin, notre caissier est en rapport avec l'agence Roch et Fumel qui nous fait concurrence, et on lui écrit poste restante ! C'est curieux ! voyons un peu.

Le contenu de la lettre était des plus succincts.

Le voici :

"Monsieur,

"On a marché.—Renseignements obtenus.

"Je vous attendrai demain jeudi, galerie Vivienne, huit heures du soir.

"Salutations empressées.

"STA. PI.

"P. S.—J'ai bien besoin de vingt francs."

Jobin fit la moue.

—Hm ! murmura-t-il, ça manque de détails ! voyons les autres.

La seconde enveloppe portait la même adresse que la première. La lettre incluse ne contenait rien autre chose que l'indication d'un nouveau rendez-vous, la bizarre signature : STA. PI. et un post-scriptum conçu dans ces mêmes termes : J'ai bien besoin de vingt francs.

La troisième, la quatrième, la cinquième lettres, séparées les unes des autres par intervalles de plusieurs semaines, ainsi que le démontraient les timbres de la poste, étaient identiques, sauf le lieu des rendez-vous et l'indication des heures.

Le post-scriptum, lui, ne variait point.

Jobin se mit à rire.

—Il paraît que STA. PI. a toujours bien besoin de vingt francs ! pensa-t-il. J'ai connu ça ! Je plains STA. PI. !

Le contenu de la sixième lettre se modifiait, quoique son laconisme restât le même :

"Monsieur,

"Renseignements d'importance capitale obtenus sur les deux personnes et leurs agissements.

Rendez-vous pris pour ce soir, huit heures, galerie d'Orléans

"Je compte sur vous de force accompli par votre obéissant :

"STA. PI.

"P. S.—J'ai bien besoin de cinquante francs."

—Peste ! se dit Jobin, les besoins de STA. PI. grandissent ! Cinquante francs ! Comme il y va, le gaillard !

La septième lettre donnait un rendez-vous et demandait vingt francs.

La huitième, enfin, toute récente, disait :

"Monsieur,

"C'est pour demain.

"Passez à l'agence aujourd'hui, à cinq heures et demi, sans faute. Je vous attendrai.

"Joli travail. Vous verrez...

"Votre :

"STA. PI.

"P. S. J'ai bien besoin de cent francs."

—Que veux dire STA. PI. murmura le policier, quand il écrivit : C'est pour demain ?... Serait-ce du départ de la baronne et du vicomte qu'il est question, par hasard : Très-obscure, mais j'éclaircirai... Quand l'insatiable STA. PI. me sera connu, je veux perdre mon nom de Jobin si je ne trouve moyen de le confesser.

Le détectif défit alors le ruban bleu attachant la seconde liasse, parfumée à l'ess-bouquet, et compta les lettres.

—Il y en avait six.

Pas une ne portait le timbre de la poste, et le nom de Frédéric Muller n'était suivi d'aucune adresse.

Jobin les retira de leurs enveloppes.

Le papier anglais, épais et résistant comme du parchemin, avait en tête, en guise de blason, un A et un B entrelacés dans un écusson timbré d'une couronne de roses et soutenu par deux petits amours.

Chaque lettre, signée d'un A. ne contenait que quelques lignes d'une écriture capricieuse et d'une orthographe fantaisiste.

Nous allons reproduire ces lettres sans modifications et sans commentaires.

No 1. "Tu es un amour, mon Fred, et j'ai rêvé de toi. Vient ce soir. C'est demain le billait du tapicier. N'oublie pas d'apporter cinq mille francs pour le payé, sans quoi je serais protéceté et je la trouverai mauvaise. Je suis folle de toi, oui, mon Fred."

No 2. "Non, mon bon bébé, ne vient pas ce soir. Je vaît chez ma marraine à Saint-Germain. J'ai reçu une des-pêches. La pauvre femme est très-malle. J'ai bien du chagrin, va, mais je me consolerais en pensant à toi tout le tant. Ma ponète, celle qui a une balsanne possétérière est tombé boîteusse. Va chez le marchand pour apareiller l'autre. Tu sait que je n'aime que toi, mon Fred."

No 3. "Quest-ce que ça me fiche, à moi, ta position et les convenances ? Un homme qui n'ose pas sortir avec une femme, non, tu sais, c'est embêtant. Conduis-moi donc ce soir aux Variétés ou va te premenair. Je veux bien que ce souhoit dans une baignoir grillé. Tu voit que je te fait des concassions. J'ai joué au baquarat hier chez Cora et point de vaine ! Je dois cent louis, apporte-les, tu serat très-mignon."

No 4. "Oh ! l'affreux Fred !... l'horrible jaloux !... Tu me fais donc espionner par ta police ! Eh bien ! mon cher, elle te volle ! Tout ça, s'est des baitises ? Si je te trompait, j'aurai de l'argent, et la preuve que je ne te trompe pas, c'est que je n'en ai pas. C'est demain le billait du marchand de chevaux pour la ponète. N'oublie pas d'apporter ce trois mille cinq cents francs. Si je n'étais pas rentré, attend moi. Je serait chez Anna."

No 5. "Eh bien ! après ? Oui, mon bon, c'est la vérité. Quest-ce que tu veut que j'y fasse ? Tu n'est qu'un égoïst. Si tu maimais comme tu le préten, tu voudrait avant tout que je soi, heureuse. Peut tu lutter contre un pareil sac ! Si tu le peuts éclaira. Si tu ne le peut pas, tient toi tranquille. Dailleur quesceque ça peu te faire ! le cœur ni ait pour rien, tu sais bien... Ci tu n'a plus les grandes entrées, tu auras tougour les petites, qui ne sont pas les plus movaisés... ça te va-t-il ?"

No 6 et dernier. "Ah ! zut, alors ! n-i-ni c'est fini. Bonsoir. Je panse, monsieur, que vous aurez la délicatése de payer le dernier billait du tapicier, qui ait de cienq mille francs, le 30 du mois, et je vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiment distingué."

"VOTRE SERVANTE

"A."

Jobin additionna de tête le chiffre des demandes d'argent contenues dans la petite correspondance que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

—Quinze mille cinq cents francs en trois ou quatre mois ! se dit-il, sans compter les réquisitions directes !... Peste, il allait bon train, le caissier ! S'il a fait des économies sur ses appointements, cela me surprendra bien.

Au fond du tiroir, sous les lettres STA PI. et sous celles de mademoiselle A. . . se trouvaient divers bordereaux d'agents de change indiquant des opérations de Bourse, dont la plupart se soldaient en perte.

Le policier les examina en hochant la tête.

—Hum ! murmura-t-il. Le jou ! Triste et dangereuse ressource quand on peut puiser à belles mains dans une caisse toujours truffée de l'argent d'autrui ! C'est prodigieux comme ce Frédéric Muller me devient suspect. Mais allez donc dire cela à M. Roulleau-Duvernet. . . Le digne juge d'instruction me rirait au nez très-bien !... Il faut chercher et trouver tout seul. . . Quelle peut-être cette demoiselle A. P. de tant de style et de tant d'orthographe ? . . .

Jobin réfléchit pendant un instant, puis frappé d'une illumination soudaine, il reprit :

—Si c'était Aline Pradier, la belle du baron Worms ? . . . Pourquoi non ? Ce sac, dont parle la donzelle, et contre qui la lutte est impossible, doit être celui du banquier. . . Rivalité d'amour entre le caissier et son patron. . . besoins d'argent grandissant sans cesse. . . Comment savoir ?

Après s'être posé cette question, Jobin réfléchit de nouveau, puis, au bout d'une ou deux secondes, il se répondit à lui-même :

—STA. PI. me le dira. . .

L'agent copia trois ou quatre des courtes lettres faisant partie de la double correspondance qu'il venait de lire. Il renoua la ficelle rouge et le ruban bleu des deux liasses qui reprurent leur place au fond du tiroir, sur les bordereaux. L'ouvrier serrurier revint et referma sans peine les serrures ouvertes par lui une heure auparavant ; puis, toute trace des recherches accomplies ayant disparu, Jobin quitta l'hôtel du baron Worms, gagna son petit logement du quai des Orfèvres, se fit une tête de cocodès excentrique, revêtit un costume d'une élégance exagérée et prétentieuse, et, sans perdre une minute, se rendit au numéro 131 de la rue Montmartre, où se trouvaient les bureaux de l'agence Roch et Fumel.

La maison était soigneusement tenue.

Jobin monta au second étage et franchit le seuil d'une antichambre assez vaste, bien époussetée, bien cirée, garnie de banquettes d'attente recouvertes en cuir rouge, et ornée : d'un petit vieillard chétif qui, assis à une table auprès de la fenêtre, griffonnait du papier timbré.

Ce petit vieillard leva la tête, salua de la main, et d'une voix lente et monotone prononça cette phrase interrogative qu'il adressait invariablement à tous les visiteurs :

—M. Roch, personnellement, ou l'agence Roch et Fumel, s'il vous plaît ?

—L'agence, répondit Jobin.

—Pour renseignements confidentiels ?

Jobin fit un signe affirmatif.

—Très-bien. . . Le cabinet à gauche. . . M. Fumel est seul.

Jobin ouvrit une porte et pénétra dans une pièce de dimension moyenne, meublée de cartonniers étiquetés montant presque jusqu'au plafond, de deux ou trois chaises et d'un bureau à cylindre derrière lequel trônait Fumel, l'associé de M. Roch, ex-avoué.

Fumel réalisait l'exacte incarnation d'un bureaucrate austère, économe, exact, méticuleux, formaliste.

Long, maigre, grisonnant, il offrait, sous ses cheveux plats, un visage glabre et blafard.

Une haute cravate blanche serrait son cou non moins démesuré que celui d'un échassier.

En même temps que la cravate blanche il revêtait, dès le matin, l'habit noir classique à pans carrés, bien broissé, merveilleusement propre, mais lustré par de longs services.

Des bas noirs et des souliers cirés, attachés avec des cordons de filouille, complétaient ce costume. Des lunettes d'acier, à cheval sur le nez pointu de Fumel, éteignaient l'éclat de ses yeux noirs et perçants.

Il répondit avec beaucoup de dignité au salut de cocodès de Jobin, et, se soulevant à demi sur son fauteuil muni d'un rond élastique, il montra de la main un siège et demanda :

—Monsieur vient pour renseignements confidentiels ?

—Oui, monsieur. . .

—Affaire commerciale ou privée ?

—Affaire privée. . .

—Intérêt d'argent ?

—Non, monsieur. . .

—Intérêt de cœur, alors ?

—Oui, monsieur. . .

—Très-bien. Il s'agit ?

—D'une dame. . . d'une jolie dame. . . d'une petite. . .

Fumel sourit avec indulgence.

—Parfait ! dit-il. Le nom de cette dame ?

—Aline Pradier. . .

—C'est au mieux. Les affaires de femmes sont du ressort de Picolet, un de nos plus habiles employés.

Et Fumel, haussant la voix, appela :

—Eh ! Stanislas. . . Eh ! Stani. . . Venez un peu ici, mon garçon. . .

—Stani Picolet. . . pensa Jobin. STA. PI. . . c'est bien ça. . . Je le tiens. . .

## II

Une porte latérale s'ouvrit, Stanislas Picolet fit son entrée, regarda curieusement Jobin, puis, se tournant vers Fumel, attendit une question. STA PI était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, de la même taille que l'agent de police, mince et misérablement habillé de vêtements montrant la corde.

Sa pâle et maigre figure, qui n'était point sans quelque rapport avec celle de Jobin, offrait une expression spirituelle, astucieuse et cynique. Ses cheveux bruns formaient des accroche-cœurs sur les tempes. Un soupçon de moustaches poussait sous ses narines.

Jamais voyou de Paris, devenu l'un des rouages d'une agence louche et suspecte, ne fut plus complet et mieux réussi.

—Stani, lui dit Fumel, en se servant d'une abréviation familière, monsieur que voilà, un nouveau client de la maison, désire des renseignements sur une dame. . . Prenez des notes, Stani. . .

Le jeune homme tira de sa poche un portefeuille crasseux, un fragment de crayon, et se tint prêt à écrire.

—Monsieur, reprit Fumel en s'adressant à Jobin, veuillez répétez le nom de la personne en question.

—Aline Pradier, répondit le faux cocodès.

Un sourire d'une indéfinissable expression crispa les lèvres minces de Stani Picolet.

—C'est écrit, fit-il d'une voix tout à fait enrouée et criarde ; l'adresse ?

—Avenue de Friedland.

—Qu'est-ce que monsieur désire savoir ?

—Mademoiselle Aline Pradier m'inspire infiniment de sympathie, mais très-peu de confiance. . . répliqua Jobin. Je fais pour elle des sacrifices. . . J'ai quelques raisons de douter de sa moralité, et je voudrais savoir à quoi m'en tenir, aussi bien pour le passé que pour le présent.

—Monsieur connaîtra son affaire dans quarante-huit heures. Faudra-t-il porter les renseignements chez monsieur ?

—Non. Je viendrai les prendre ; seulement, quarante-huit heures, c'est bien long. . . Est-il possible d'aller plus vite ?

—Oh ! tout à fait impossible ! La police de sûreté demanderait au moins trois jours ; mais nous sommes plus malins ici que les agents de la Préfecture.

Jobin, malgré lui, fit la grimace.

—Après-demain à quatre heures, l'affaire sera dans le sac, reprit Stani qui dessina comiquement le salut militaire, piroquette sur ses talons et sortit.

—Maintenant, cher monsieur et nouveau client, dit Fumel, nous allons, si vous le voulez bien, traiter la question pécuniaire. Elle sera d'ailleurs des plus simples. Nous avons un tarif, l'habitude de l'agence est de toucher la moitié de la somme convenue, avant de se mettre en besogne, et le reste contre renseignements.

—Oh ! mes pauvres économies ! pensa Jobin.

Mais il avait pris l'affaire à cœur et voulait aller jusqu'au bout.

Il marchanda néanmoins avec une si grande énergie et tant de persistance qu'il obtint un notable rabais sur les prix du tarif dont avait parlé Fumel, et, laissant quelque argent aux mains de ce dernier, il battit en retraite.

En sortant de l'antichambre il rencontra sur le carré Stani Picolet, qui très-évidemment le guettait.

—Vous êtes d'accord avec le patron ? lui demanda vivement l'employé de Roch et Fumel.

—Oui.

—Vous avez casqué ?

—Voici mon reçu.

—Allez m'attendre au petit café qui fait le coin de la rue du Croissant. J'y serai dans cinq minutes et j'aurai quelque chose à vous dire... quelque chose d'intéressant pour vous.

—Convenu.

Enchanté de la tournure nouvelle que prenait l'affaire, Jobin se rendit au lieu indiqué, s'installa dans un angle et parcourut un journal.

Avant que les cinq minutes fussent écoulées Stani entra, se dirigea vers le détectif, s'assit et débuta par cette question :

—Qu'est-ce que vous payez ?

—Tout ce que vous voudrez. Faites-vous servir.

—Parfait ! Vous m'avez l'air d'un bon enfant ! Eh ! garçon, deux œufs sur le plat et vivement, une tranche de jambon, une bouteille de Mâcon, une demi-tasse et du cognac.

Le garçon semblait incertain.

—C'est monsieur qui paye, ajouta Stani en désignant Jobin. Le garçon n'hésita plus.

—Ils me font ici des misères pour un vieux compte de dix-sept francs, murmura Picolet. C'est une pitié ! Je finirai par leur retirer ma clientèle et j'irai chez Brébant. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Roch et Fumel sont des pleutres, figurez-vous ! Ils ne pourraient se passer de moi et ils me laissent crever de faim ! Jamais un malheureux sou dans ma poche.

—Bref, vous avez toujours bien besoin de vingt francs, ne put s'empêcher de dire Jobin, se souvenant de l'invariable post-scriptum des lettres de STA. PI.

Ce dernier regarda le faux cocodès avec une surprise mêlée de défiance, mais il réfléchit que la phrase de son interlocuteur était en somme la conclusion logique de l'affirmation qu'il venait d'émettre lui-même, et il poursuivit :

—Hélas ! oui, comme vous dites, j'ai toujours bien besoin de vingt francs. Etes-vous homme à m'en donner quarante ?

—Ça dépend, répliqua Jobin. Ce n'est ni un don ni un prêt que vous attendez de moi, j'imagine. En échange des deux louis en question, que m'offrez-vous ?

—Les renseignements demandés sur Aline Pradier, *illico*. Le détectif joua l'étonnement.

—Vous les avez ! s'écria-t-il.

—Sur moi, et bigrement complets. Ah ! il n'y manque rien ! Vous aurez, pour deux jaunets, cinq cents francs de détails. Ça vous va-t-il ?

—Marché conclu, répondit Jobin en tirant son porte-monnaie.

—Avez-vous entendu parler d'un assassinat qui fait grand bruit ? reprit Picolet après avoir empoché la somme.

—L'assassinat d'un banquier ? le baron Worms ? Est-ce cela ?

—Juste. Eh bien ! le baron Worms était l'amant en titre de la demoiselle. Il l'avait enlevée, sans s'en douter, à son

caissier, un certain Frédéric Muller qui, ne m'ayant jamais confié ni son nom ni son adresse, et se faisant adresser mes lettres *poste-restante*, se figure que je ne le connais pas ! Plus souvent ! il lui donnait de l'argent gros comme elle à *Fine-Orange*, ce Muller ! Où le pronait-il ? Ce n'est point mon affaire. J'ai fait de la police pour son compte. C'est comme ça que je suis si bien renseigné.

—J'avais deviné juste, pensa Jobin, c'est la même femme, il faut savoir le reste, et je le saurai.

Stani Picolet dévorait son jambon après avoir englouti ses œufs, et vidait sa bouteille avec un entrain merveilleux.

—On croirait presque que vous n'aviez pas déjeuné ce matin, tant vous fonctionnez d'un bon courage, reprit l'agent tout haut.

—J'ai déjeuné, mais une saucisse et un pain d'un sou, ça laisse du creux.

—Vous avez un riche appétit !

—Je mangerais trois jours de suite sans me reposer.

—Alors, je vous invite à dîner.

—Vrai ? vous m'offrez un dîner sérieux ?

—Rue Montorgueil, au rocher de Cancale.

—Mon rêve ! Mais pardon, client prestigieux, d'où vous vient tant de sympathie pour mon humble personne ?

—Votre conversation me plaît ; j'adore les petits mystères, et je suis convaincu que vous me raconterez, en dinant, les choses du monde les plus curieuses sur Aline Pradier, sur le baron Worms, sur son caissier...

—Et sur sa femme aussi, ajouta Stani Picolet.

—Vous connaissez la baronne Worms ? demanda vivement Jobin.

—Et le vicomte de Presles, donc ! Je connais tout le monde ! Ah ! vous pouvez m'en croire sur parole, les agents de la police de sûreté ne sont que de la Saint-Jean à côté de moi !

Jobin fit de nouveau la grimace, mais à cette grimace un sourire succéda presque sans transition.

L'agent ne pouvait s'empêcher de trouver la situation curieuse.

N'était-il pas original, en effet, de voir un des détectifs les plus habiles de la brigade de sûreté quêtant des renseignements auprès d'un policier marron de l'agence Roch et Fumel ?

Jobin paya les consommations, qui semblaient n'avoir produit sur l'estomac élastique de Picolet que l'effet apéritif de l'absinthe, et, comme cinq heures du soir sonnaient et qu'il ne voulait pas perdre de vue un seul instant le jeune homme, il l'emmena séance tenante rue Montorgueil, s'attabla avec lui dans un cabinet du restaurant cité plus haut, commanda un menu solide et des liquides variés dont l'infaillible effet devait être de délier la langue à son convive et de lui faire oublier toute prudence.

Stani, du reste, ne demandait qu'à parler.

Il le fit, et si longuement qu'à dix heures sonnantes les deux dîneurs étaient encore dans le cabinet, que Picolet, complètement ébriolé, versait des larmes d'attendrissement sur le gilet en cœur de Jobin, lui jurait d'être un frère pour lui, et le jurait de se marier au plus vite afin de lui fournir l'occasion de surveiller sa femme et de le prévenir aussitôt qu'une catastrophe conjugale serait imminente, chose qui, sans doute, ne tarderait guère.

Le policier n'avait désormais plus rien à apprendre, il en savait autant que Picolet lui-même.

Nous ne reproduirons point les récits de ce dernier, que l'influence de la bonne chère et des vins capiteux rendait verbeux et prolixes un peu plus qu'il n'aurait fallu. Nous nous contenterons de les analyser rapidement, en y joignant certaines circonstances, en très petit nombre, que l'agent de la maison Roch et Fumel ne pouvait pas connaître.

Le baron Worms, avant son mariage, appartenait à la catégorie de ces hommes absolument dépourvus de sens moral, qui ne savent opposer aucune résistance à leurs passions de quelque nature qu'elle soient.

Sa grande fortune, dont la source d'ailleurs était mal con-

nue, et le succès constant de ses opérations pécuniaires, faisaient de lui un financier universellement considéré dans le monde de la Bourse. Pas une signature sur la place ne jouissait d'une plus haute estime que la sienne.

Quand, pour étayer sa probité, on a derrière soi des millions, il est facile d'être probe.

Le baron Worms, pauvre et voulant cesser de l'être, aurait recouru certainement à tous les moyens pour devenir riche.

Il est une chose, néanmoins, que le Prussien naturalisé préférerait même à l'argent. Nous voulons parler du plaisir.

Il adorait les femmes et, très-inconstant dans ses caprices, il changeait souvent de favorites.

Un jour, nous savons déjà, il s'éprit d'une jeune fille, d'une orpheline, Valérie Laugier, admise chez un riche industriel en qualité d'institutrice, et il la compromit par ses assiduités au point de lui faire perdre sa place.

Quand il vit la pauvre enfant isolée et sans ressources, il se persuada qu'il la tenait à sa merci et voulut l'acheter.

Mais Valérie n'était point à vendre. Elle repoussa avec un tel dédain, avec une détermination si visible, les offres brillantes du baron, que ce dernier dut renoncer à tout espoir de faire d'elle sa favorite et qu'il essaya de l'oublier en se jetant plus que jamais à corps perdu dans une existence de débauche.

Il manqua son but ; non-seulement il n'oublia pas, mais ce qui dans le début n'avait été qu'un vif caprice devint une passion violente.

Le baron se dit alors que sans la jeune fille convoitée il ne pouvait vivre, qu'il la lui fallait à tout prix, et, quoique ennemi déclaré du mariage en général et des mariages d'inclination en particulier, il résolut d'épouser Valérie.

### III

Sans être éblouie le moins du monde par la fortune brillante et inespérée qui s'offrait à elle, la jeune fille consentit à devenir la femme du banquier, et M. Worms, dix fois millionnaire, fit preuve d'une générosité relative en constituant à Valérie un apport dotal de cent mille écus, et en lui donnant en toute propriété des bijoux d'une grande valeur.

Valérie n'attendait rien, ne désirait rien, et n'accepta ces libéralités qu'avec une sorte de répugnance.

Le mariage fut célébré.

Pendant quelques mois la nouvelle baronne ne se trouva point malheureuse.

L'ex-Prussien, très-épris, et tirant vanité d'ailleurs de la merveilleuse beauté de sa jeune femme, traita madame Worms comme il avait coutume de traiter ses maîtresses, c'est-à-dire qu'il lui prodigua des plaisirs et des distractions de toute sorte, et la lança dans un tourbillon si brillant et si bruyant que l'ennui, et par conséquent la tristesse, ne pouvaient s'approcher d'elle.

Puis, fidèle à ses vieilles habitudes, le baron se lassa de sa femme aussi vite qu'il s'était lassé, jusque-là, de ses favorites. La satiété remplaça l'amour brusquement, sans transition, ne laissant pas même une affection douce et respectueuse à la place de la passion disparue. M. Worms du jour au lendemain, mit Valérie de côté et recommença avec un cynisme superbe sa vie de célibataire libertin, ne se gênant point pour afficher les bonnes fortunes qu'il payait argent comptant, se montrant partout en compagnie des courtisanes les plus connues de Paris, et poussant l'impudence jusqu'à recevoir ces drôlesses, dans son appartement particulier, au su et au vu de tous ses valets.

Si calme que fût la tendresse de Valérie à l'endroit de son mari, il était impossible que l'épouse légitime, atteinte ainsi dans sa dignité, ne ressentit point l'insulte.

Elle aurait accepté docilement l'indifférence, mais un outrage de ce genre impliquait le mépris, et le mépris la révoltait.

Elle hasarda quelques observations bien humbles, quelques plaintes bien timides.

Dès ses premiers mots le baron Worms lui ferma brutalement la bouche, et lui répondit avec une sauvagerie prussienne

qu'épousée sans fortune et devant se trouver trop heureuse de la position qu'elle tenait de lui, elle n'avait rien à réclamer, rien à dire, et qu'il prétendait agir à sa guise dans l'avenir, comme il avait agi dans le passé.

— C'était bien le moins, ajouta-t-il, puisqu'il avait fait l'irré-médiable sottise de s'attacher à la cheville la chaîne d'un mariage ridicule, qu'on ne lui rendit point cette chaîne trop lourde !

Valérie baissa la tête, essuya ses yeux, se tut, et de toutes ses forces regretta le temps où, pauvre et dépendante, elle donnait des leçons pour vivre. A cette époque de labeur et presque de misère, l'espérance d'un meilleur avenir la soutenait du moins... tous les rêves lui étaient permis...

Isolé maintenant dans son inutile fortune, l'avenir ne lui promettait plus rien. Les mirages disparus ne pouvaient plus renaitre. Il lui fallait désormais marcher triste et privé de toute affection, au sein d'une existence brillante en apparence, monotone et désolante en réalité, et sans consolation possible.

En cela, elle se trompait.

Un consolateur se présenta.

Le vicomte Gilbert de Presles était depuis deux ou trois ans, sinon l'intime ami du banquier, du moins son compagnon de plaisir et l'un des familiers de son logis.

L'admiration très-vive que lui inspirait Valérie aux premiers temps de son mariage devint une pitié profonde, une ardente sympathie, quand il vit la jeune femme trahie, délaissée, outragée.

Cette sympathie elle-même se changea bien vite en amour, et, disons-le tout de suite, puisqu'il nous faut analyser en quelques lignes des faits et des sentiments qui, en dehors de cet épisode, nous auraient tourné la matière d'un volume bien rempli, l'amour de Gilbert fut partagé, et Valérie Worms se refugia dans la tendresse revivifiante qui s'offrait à elle.

Hâtons-nous d'ajouter que cette tendresse resta pure et en quelque sorte fraternelle, du moins du côté de la baronne.

Jeunes tous deux, et beaux l'un et l'autre, Gilbert et Valérie avaient fait l'échange de leurs cœurs, mais leurs lèvres ne s'étaient jamais touchées.

A coup sûr le vicomte, aucunement naïf, espérait bien qu'un jour, dans un avenir plus ou moins prochain, la baronne couronnerait sa flamme, comme on disait au dernier siècle, mais il cachait discrètement cette espérance, et la jeune femme, de la meilleure foi du monde, ne voyait rien au delà de cette platonique union des âmes qui la rendait heureuse et lui faisait presque toujours oublier ses douleurs.

Les réponses faites à deux ou trois questions de Roulleau-Duvernoy, au début de l'enquête, quelques heures après l'assassinat du baron, nous ont appris que Frédéric Muller, se disant sujet allemand non naturalisé Français, était depuis sept ans employé et depuis cinq ans caissier de la maison Worms.

Pendant la plus grande partie de ces cinq dernières années, Frédéric Muller aurait pu revendiquer à bon droit la qualification de caissier modèle.

Ardeur infatigable au travail, exactitude, capacité, probité ce prétendu Badois réunissait en lui seul, à un haut degré, toutes ces vertus.

Malgré son apparence d'homme du monde il vivait comme un sage, fuyait les occasions de plaisir, s'isolait dans une toute petite maison louée par lui avenue de Neuilly, dépensait le moins possible et faisait valoir avec une merveilleuse habileté les économies assez rondes réalisées sur ses appointements.

Le baron Worms se frottait les mains et bénissait matin et soir son correspondant de Berlin de lui avoir expédié ce paragon des employés passés, présents et à venir.

Un jour, ou plutôt un soir, Frédéric Muller ne put décliner une invitation à dîner au cabaret, à lui adressée par un collègue, caissier de l'une des principales maisons de banque de Paris.

Ce dîner, qui réunissait cinq convives, fut joyeux et se prolongea, grâce aux cigares et aux liqueurs, jusqu'à plus de minuit.

C'était un samedi. Point de caisse à tenir le lendemain. — On pouvait se fatiguer sans qu'il en dût résulter rien de fâcheux pour le travail.

Frédéric Muller, malgré lui mais n'osant résister dans la crainte du ridicule, se laissa conduire par ses compagnons au bal de l'Opéra, où l'attendait l'aventure la plus vulgaire.

Une femme, au foyer, prit son bras et se mit à le *blaguer* au sujet de son air sombre et sa physionomie mélancolique.

Cette femme était grande. Un capuchon rabattu cachait ses cheveux, un loup de velours masquait son visage, les longs plis de son domino déguisaient sa taille, sa voix sans distinction avait un timbre rauque et voilé, et cependant on la devinait jeune, et, sinon belle, du moins attrayante. Un parfum vague et sensuel s'exhalait de sa personne.

Frédéric Muller lui répondit d'abord avec une sorte de nonchalance et de fatigue. Il semblait hésitant et embarrassé comme un homme à qui l'on parle un langage inconnu ; mais, peu à peu, tandis que le domino défilait le chapelet de ses gauloises court-vêtues, dont quelques-unes étaient drôles, tandis que ce parfum subtil dont nous avons parlé se dégageait de ses vêtements, ainsi que les aromes d'un vin capiteux s'échappent d'un verre mousseline échauffé dans la main, l'employé du baron Worms se transfigurait, l'hypocrite gravité allemande de sa physionomie faisait place à la joyeuse effronterie d'un viveur émérite, et bientôt il parla, avec une verve au moins égale à celle de son interlocutrice, cet intraduisible et pittoresque langage qu'il avait d'abord semblé ne pas comprendre.

Il alla même si loin que le domino s'écria :

— Pour un caissier allemand, mon cher, tu es bigrement Parisien !...

— Tu me connais ? demanda Muller stupéfait.

— Un peu, mon neveu ! et j'ai pour toi une cigale dans ma guitare, depuis certain jour où tu m'as payé certain chèque à travers le petit guichet de ta caisse... Oui, parole d'honneur, tu me vas beaucoup !... Allons souper, ou plutôt déjeuner, car il est cinq heures du matin...

Dans le cabinet de la Maison d'Or le domino se démasqua, et Frédéric Muller se souvint vaguement d'avoir jadis entrevu son visage.

C'était Aline Pradier, surnommée *Fine-Orange*, une fille brune et commune, d'une beauté bestiale mais troublante, avec d'épais cheveux presque bleus et d'immenses yeux noirs diaboliques, rayonnant d'un feu charnel.

Aline Pradier passait, non sans raison, pour une hétaire ultra-fantaisiste. Elle faisait des passions, elle avait des caprices. Créature dangereuse, en somme, plus que beaucoup de ses pareilles.

En quittant, dans l'après-midi de ce même jour, le petit hôtel de l'avenue de Friedland habité par l'ex-marchande d'oranges, Muller se dit que c'était fini et qu'il enverrait le lendemain à sa belle d'une heure un bracelet de vingt-cinq louis.

Mais, le lendemain, il porta le bracelet lui-même.

Huit jours après il était absurdement épris, et, qui plus est, affroyablement jaloux.

Cahin-caha, tant bien que mal, pendant deux ou trois mois cette liaison marcha sans de trop grands tiraillements, émaillée de nombreuses lettres dans le genre des épîtres trouvées par Jobin et repolies par nous.

Frédéric Muller, à force d'argent, maintint à peu près sa position, jusqu'au jour où il s'aperçut qu'il devenait gênant et qu' autour de lui tout craquait.

Plus amoureux que jamais, il questionna. Fine-Orange, naturellement mentit, et il le vit bien. Il résolut alors de la surveiller.

La surveiller ? Oui, mais comment ?...

De neuf heures du matin à quatre heures du soir, un caissier est cloué à sa caisse comme une sentinelle à son poste. La désertion est impossible.

Frédéric Muller trouva un biais. D'autres feraient pour lui ce qu'il ne pouvait faire lui-même.

Un prospectus de l'agence Roch et Fumel, tombé dans ses mains, le conduisit à la rue Montmartre. Stani Picolet reçut la mission délicate d'espionner Aline Pradier, et le caissier, croyant possible de cacher son nom, donna la consigne de lui adresser les renseignements, sous ses initiales, rue Jean-Jacques Rousseau, au bureau de la poste restante, où chaque jour il passerait en quittant la maison de banque.

Muller eut promptement la preuve que ses soupçons étaient bien fondés. Il avait un rival, et un rival singulièrement redoutable : son propre patron le baron Worms.

Le mari de Valérie s'était *toqué* de Fine-Orange en la languant dans une avant-scène du Palais-Royal, et, chose inouïe, invraisemblable, Fine-Orange, plus fantaisiste que jamais, faisait faire antichambre au riche banquier, après s'être, comme on l'a vu, jetée à la tête du caissier.

Cette résistance anormale ne se prolongea point d'ailleurs outre mesure, et mademoiselle Aline Pradier, après avoir congédié Frédéric Muller qui refusait fièrement de conserver chez elle des *entrées de faveur*, prit sur le baron Worms un empire absolu, et, grâce sans doute à la supériorité de ses vices, le domina bien vite comme aucune femme ne l'avait jamais dominé.

Cet ascendant inouï devait amener une scène effroyablement scandaleuse, à laquelle deux ou trois interrogés par Rouleau-Duvernoy ont fait allusion devant nous.

Certain soir, Fine-Orange, introduite par le baron sous le toit conjugal, eut fantaisie de visiter les appartements de réception de l'hôtel.

M. Worms, toujours docile, s'empressa de la guider, un bougeoir à la main.

— C'est très-chic, mais ça manque de gaz ! fit la drôlesse après examen. Il faudrait ça tout flambant...

— Veux-tu qu'on allume ? demanda M. Worms en riant.

— Ce soir ?

— Pardieu !... à l'instant... Dis un mot, j'éveillerai mon valet de chambre, et dans dix minutes, illumination générale.

Aline Pradier, secouant la tête, répliqua :

— J'ai une autre idée qui vaut mieux.

#### IV

— Une autre idée, qui vaut mieux ? répéta M. Worms laquelle ?

— Donne un bal et j'y viendrai, répliqua Fine-Orange.

Le baron la regarda avec stupeur.

Si habitué qu'il fût aux caprices de la drôlesse, celui-ci lui paraissait dépasser de beaucoup les limites de la plus haute fantaisie.

— Eh bien ! quoi ? qu'est-ce que c'est ? s'écria Aline Pradier. Pourquoi ces gros yeux ronds en boules de loto ? On croirait que j'ai dit quelque chose d'énorme !

— Tu veux venir au bal, ici ! balbutia le banquier.

— Oui, je le veux.

— Mais c'est impossible ! impossible ! impossible !

— Es-tu bête ! Si le bal est masqué, qui saura que j'y suis ? Le baron, complètement rasséréiné, se mit à sourire.

— Tiens, au fait, c'est vrai, fit-il, si tu es masquée, qui saura ? L'idée est drôle.

— Elles sont toujours drôles, mes idées.

— Nous allons arranger ça... mais pas de bêtises, hein, au bal ?

— Pour qui me prends-tu ? Sois paisible ! j'aurai une tenue de charoïnesse.

Dès le lendemain M. Worms, dont le cynisme ne reculait point devant la honteuse folie imposée par Aline, lançait dans Paris de nombreuses invitations pour un bal *travesti et masqué* qui devait avoir lieu la semaine suivante.

Une note, placée au bas des cartes roses, prévenait les invitées que le masque ou tout au moins le loup de velours était obligatoire pour les dames, de même que le costume de caractère ou le manteau vénitien pour les hommes.

L'annonce de ce bal fut un événement dans le monde de la finance.

Les femmes des riches banquiers, des agents de change, des grands spéculateurs, saisirent avec enthousiasme cette occasion de rivaliser de luxe, d'élégance et de gracieuse originalité.

Pendant une semaine, les dessinateurs, les tailleurs pour dames, les couturières en vogue furent sur les dents, comme à la veille du fameux bal donné par le duc de Morny et qui a laissé tant de souvenirs.

Enfin arriva cette soirée si impatiemment attendue.

Vers dix heures, les voitures, prenant la file, commencèrent à s'arrêter devant le perron de l'hôtel.

M. Worms, en habit de drap d'or — (un costume de financier Louis XV) — se tenait debout dans un petit salon faisant suite au vestibule, et recevait lui-même les cartes d'invitation, qu'un valet de pied plaçait ensuite dans une immense coupe du Japon.

Valérie, le visage découvert, portait un travestissement de paysanne bretonne, très-simple mais d'une coquetterie exquise.

Elle accueillait les invités lorsqu'ils avaient franchi le seuil du premier des grands salons.

Presque tous, d'un mot dit tout bas, se faisaient reconnaître en la saluant.

Elle était éblouissante de beauté.

Gilbert de Presles, superbe sous son déguisement de Palikare avec ses longues moustaches blondes, la dévorait des yeux.

Un Arménien de haute taille, masqué, se tenait immobile dans l'embrasure d'une fenêtre, et, n'adressant la parole à personne, semblait s'isoler volontairement et refuser de prendre part au mouvement joyeux qui l'entourait.

C'était Frédéric Muller, sombre, triste, dévoré de soucis dont nous connaissons la cause, et plein de haine pour le baron depuis que ce dernier lui avait pris Aline Pradier.

Les salons se remplissaient. Le coup d'œil devenait vertigineux. La variété des couleurs, la magnificence inouïe des costumes de femmes, l'éclat des pierreries, causaient une sorte d'éblouissement.

Quinze ou vingt millions étincelaient, sous forme de diamants, sur les épaules et dans les chevelures.

Deux orchestres invisibles, placés dans des tribunes pratiquées *ad hoc*, préludèrent; les quadrilles s'organisèrent et le bal fut bientôt à l'apogée de son animation.

Le baron Worms, toujours à son poste dans le petit salon, paraissait fatigué et inquiet.

Le temps avait passé. Il était près de minuit et la personne attendue n'arrivait pas.

— Capricieuse et folle Aline, se disait le banquier tout bas. Elle est capable de ne point venir à cette fête donnée pour elle. Si elle ne vient pas, que fait-elle? Pardieu, c'est bien simple.. elle me trompe.

Minuit sonna.

Une valse d'un rythme entraînant venait de finir.

Les deux orchestres se taisaient. Tout à coup une sorte de murmure vague s'éleva près de la porte du premier salon, gagna de proche en proche, s'étendit et grandit très-vite.

Du côté masculin ce murmure exprimait une admiration mêlée d'étonnement; du côté féminin un étonnement panaché d'indignation.

Les invités assis se levaient. Chacun avait quelques mots à dire à l'oreille de son voisin ou de sa voisine.

Une femme venait d'entrer d'un pas ferme, d'une allure nette et presque majestueuse, et, sans la moindre nuance d'embarras, s'avancait au milieu des groupes stupéfaits.

Cette femme, dont un demi-masque de velours noir sans barbe cachait le haut du visage, était grande et d'une incomparable beauté plastique, ce dont on pouvait se convaincre à souhait, et même un peu plus que les convenances ne l'auraient voulu.

Ce costume consistait en un maillot de soie couleur de chair, collant comme un second épiderme et laissant à découvert les bras jusqu'aux épaules, les épaules aussi bas que possible, et les deux tiers de la gorge.

Un peu de gaze verte et quelques algues marines formaient une tunique illusoire. Les cheveux d'un noir bleuâtre, épais et longs, luisants, magnifiques, tombaient libres en lourdes masses, cachant à demi le dos éblouissant.

La splendide créature avait des bracelets d'or étagés sur ses bras superbes. Des anneaux pareils attiraient les regards sur ses chevilles d'une finesse sculpturale.

De la main droite elle tenait un petit trident.

— C'est un chef-d'œuvre! pensaient les hommes.

— C'est une horreur! disaient les femmes.

Le baron Worms, aussitôt après l'entrée de l'Océanide, était venu se mêler à ses invités et maudissait *in petto* le déguisement par trop mythologique de sa favorite.

En vain, depuis trois jours, il la questionnait au sujet de ce déguisement. Elle avait catégoriquement refusé de répondre autre chose que ceci :

— Calme tes nerfs, mon lapin azuré... Ça sera réussi, je t'en fiche mon billet, et ça fera son petit effet.

. Fine Orange n'avait point menti.

Le *petit effet* se produisait, il ne se produisait même que trop.

La brune Océanide ne semblait pas s'en apercevoir et portait son maillot avec autant d'aplomb que la Vénus d'*Orphée aux Enfers*.

Cependant les invitées se pressaient autour de la baronne Worms et l'enlaçaient dans un réseau d'interrogations indirectes, pouvant se résumer ainsi :

— Bien belle personne... mais bien excentrique aussi... Elle paraît être venue seule... Son visage étant caché, on peut espérer qu'aucun de ces messieurs ne la reconnaîtra... Vous la connaissez, vous, chère baronne... un jour vous nous apprendrez son nom...

— Elle est dans mon salon... donc je dois la connaître... balbutiait Valérie plus émue qu'on ne saurait dire et le cœur serré par une vague angoisse; et cependant je ne devine pas, non, en vérité, je ne sais qui elle est...

— Mais le baron le sait, lui qui reçoit les cartes...

— Vous avez raison, et je vais le lui demander à l'instant.

Valérie se mit aussitôt à la recherche de son mari, qu'elle trouva, non sans quelque peine.

En la voyant se diriger vers lui, M. Worms fronça légèrement le sourcil.

— Mon ami, lui dit la jeune femme avec un embarras manifeste, je viens me faire auprès de vous l'interprète de ces dames...

— Ces dames s'adressent à moi par ambassadeur... interrompit le banquier ironiquement. Elle me font beaucoup l'honneur.

— Elles s'étonnent... elles s'inquiètent, continua la baronne, de la présence d'une personne très-belle assurément, mais vêtue d'une façon tout au moins singulière...

— Oui, le costume est un peu risqué, j'en conviens, répliqua M. Worms, j'avouerai même volontiers qu'il est presque inconvenant; mais que voulez-vous, ces Italiennes ont si peu de tact! Habitues aux statuts de leur pays, elles se déguisent naïvement en statues et ne voient pas de mal à cela.

— Ah! c'est une Italienne?

— Et une grande dame, ma foi! Oui, ma chère... Une très-grande dame, immensément riche... La marquise de Montana.

— C'est, la première fois que j'entends ce nom, murmura Valérie.

— Je ne le connaissais pas plus que vous il y a deux jours. Mais soyez tranquille, il est authentique et bien porté. L'ambassadeur d'Italie m'a écrit lui-même, hier, sollicitant pour sa noble compatriote une invitation à votre bal.

— Vous avez sans doute invité le marquis en même temps que sa femme?

— La marquise est seule à Paris... Tout ceci est clair, n'est-ce pas? Rassurez donc ces dames qui, toute pruderie à part, seraient peut-être bien embarrassées s'il leur fallait porter, avec cette crânerie superbe, en costume aussi peu discret.

Valérie s'éloigna. Un instant après en entendait circuler

dans les salons cette phrase répétée de proche en proche à voix basse :

—C'est une grande dame italienne, patronnée par l'ambassadeur.

Et le scandale naissant s'assoupissait aussitôt.

Tout ce qui précède s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

Les orchestres se remirent à jouer, et bon nombre de jeunes gens s'empressèrent autour de l'Océanide, sollicitant l'honneur d'être ses cavaliers pour le prochain quadrille.

Elle prit la main de l'un d'eux et se laissa conduire.

Il se fit alors un immense mouvement de curiosité.

Chacun voulait voir comment dansait l'étonnante marquise qui s'habillait avec si peu d'étoffe, et généralement on s'attendait à quelque nouvelle excentricité.

L'attente universelle fut déçue.

L'Océanide, dont l'aplomb ne se démentait pas, se distingua par une grâce voluptueuse, mais décente, qui ne pouvait effrayer personne.

Le cavalier de la belle étrangère s'étonna bien de certains mots d'allure évidemment risquée qu'il entendit sortir des lèvres rouges de sa danseuse ; mais le jeune homme, ayant peu voyagé, se figura sans peine qu'au beau pays où l'orange fleurit les grandes dames étaient ainsi toutes.

Plusieurs buffets installés avec luxe occupaient une galerie attenante aux appartements de réception.

Le jeune homme y conduisit la noble Italienne.

—Quelques gouttes de vin de Champagne frappé, madame ? lui dit-il.

—Parfaitement... répondit-elle ; et si le verre est plein, vous savez, ça n'en sera pas plus mal.

L'Océanide vida son verre, puis un second, puis un troisième.

—Je crois que ça va mieux ! reprit-elle ensuite ; voilà les *troubad* qui pistonent... Allons pincer une polka... J'ai des fourmis dans les tibias...

—Oh ! rives du Tibre et de l'Arno, pensa le cavalier... Oh terrasses de la ville éternelle ! Oh ! lagunes de Venise la Belle, pont des Soupjers et place du Lion de Saint-Marc, comme vos patriciens d'aujourd'hui parlent bien l'argot de Mabilles !... Une heure s'écoula.

La prétendue marquise avait mis le temps à profit pour rendre de fréquentes visites au buffet et sabler force cliquot frappé, entremêlé de bordeaux tiédi et de punch brûlant, et tout doucement, elle se grisait.

Une dernière séance l'acheva.

Elle se remit en place en titubant un peu, et tout à coup elle s'écria :

—La danse des salons, oh ! malheur ! il n'en faut plus ! Rangez vos gambilles, vous autres ! Vous allez voir comment on distille un cavalier seul un peu tapé ! Ohé ! Marowsky ! Dieu ! qu'il fait chaud ! Ah ! bah ! tant pis, je suis bonne à voir ! où y a d'la gêne, y'a pas d'plaisir !

Et l'Océanide, enlevant son loup de velours, découvrit à tous les regards le visage de Fine-Orange.

V

Baucoup de jeunes gens, et quelques-uns des hommes mûrs qui se trouvaient là, connaissaient Aline Pradier.

Personne n'ignorait la nature très-intime de ses rapports avec le baron Worms.

Ce fut une stupeur inouïe, suivie d'un mouvement de dégoût nullement dissimulé.

Un frémissement de révolte, des exclamations indignées trahirent l'état des esprits.

Valérie avait tout vu, tout compris.

Une pâleur mortelle, une rougeur ardente, envahirent successivement son visage.

Pendant le quart d'une seconde elle parut hésiter, puis, prenant un parti soudain, elle se dirigea d'un pas chancelant mais rapide vers son mari, qui, nous devons en convenir, avait grand-

peine à ne point perdre contenance en face de cette réprobation universelle et visible dont il était l'objet.

Il se fit un silence immédiat et profond, et les groupes s'écartèrent pour livrer passage à l'épouse outragée dans sa propre maison.

Valérie appuya sa main sur le bras du baron, et lui dit d'une voix basse et cependant distincte :

—Je ne vous accuse point, croyez-le bien, monsieur, d'être complice de l'infamie qui vient de s'accomplir... Je devine qu'on vous a trompé... qu'on a surpris votre bonne foi, et tout le monde en aura la preuve à l'instant, car par respect pour moi, si ce n'est par respect pour vous, vous aller chasser cette femme...

Le baron Worms devint écarlate.

Il se sentait pris. Il déplorait amèrement, non l'acte honteux qu'il avait commis mais les conséquences innattendues de cet acte...

Une seule issue honorable s'offrait à lui.

Il lui fallait faire appel à toute son énergie et jeter à la porte l'impudente créature cause de ce hideux scandale.

Il n'en eut pas le courage, et, comme le sanglier acculé qui tient tête aux chiens et revient sur le chasseur, il résolut d'échapper, à force de brutalité, à la situation qui l'écrasait.

—Devenez-vous folle ! répliqua-t-il en s'efforçant d'intimider Valérie par l'apreté de son accent. Est-ce la coutume de cette maison, je vous prie d'insulter ses hôtes ? J'entends autrement l'hospitalité ! Quiconque est invité par moi est le maître chez moi !... Quiconque m'a fait l'honneur de venir me fera l'honneur de rester !...

—Ainsi, cette femme...

—Madame est mon hôte, interrompit violemment le baron, en désignant Aline du geste. Je vous ordonne de la respecter.

—Vous ne la chasserez pas ?

—Non, certes ! et je la défendrai contre vous, s'il le faut !

—Alors c'est moi qui suis de trop ici ? balbutia Valérie. Alors, c'est moi qui doit sortir ?

—Si tel est votre avis, vous êtes libre...

Madame Worms frissonna de la tête aux pieds.

Elle regarda tour à tour son mari et Aline Pradier.

Le visage du baron, maintenant livide, offrait une expression d'implacable dureté et de résolution farouche.

Fine-Orange ricanaît.

Valérie poussa une exclamation rauque, pareille à celle qui s'échappe des lèvres d'un homme souffleté ; elle fit un geste d'égaré et s'enfuit à travers les salons, tandis que s'élevait sur son passage un murmure d'immense sympathie et de pitié profonde.

Aussitôt qu'eut disparu la malheureuse femme, ce murmure se modifia et devint si méprisant, si hostile en quelque sorte, que M. Worms, incapable de tenir tête plus longtemps à l'orage qu'il avait provoqué par son cynisme, saisit brusquement le bras d'Aline Pradier en s'écriant :

—Venez, madame !... On avait raison tout à l'heure !... Ma bonne foi a été surprise et votre place n'est point ici !...

Il conduisit la drôlesse ou plutôt il l'entraîna jusqu'au vestibule, lui jeta sur les épaules un manteau, chargea son valet de chambre de la mettre en voiture et rentra dans les salons où il s'efforça d'expliquer et d'atténuer sa conduite, en attribuant ce qui venait de se passer à un déplorable abus de confiance commis par quelque secrétaire de l'ambassade d'Italie.

On eut la politesse de l'écouter ; on poussa la courtoisie jusqu'à feindre de le croire et même de le plaindre, mais on savait à quoi s'en tenir, et la scène racontée brièvement par tous venait de jeter un si grand froid que l'entrain de la fête ne pouvait pas renaitre.

Les belles invitées du baron Worms se regardaient d'ailleurs, à bon droit, comme offensées grièvement par l'intrusion d'une *demoiselle* dans les salons qu'elles honoraient de leur présence. L'esprit de corps les poussait en outre à faire cause commune avec la baronne.

Bref, les deux orchestres eurent beau redoubler de verve

en jouant leurs valse les plus enivrantes et leurs quadrilles les plus entraînants, la désertion commença, grandit, et bientôt il ne resta, dans les immenses appartements de réception, que quelques rares et intrépides amateurs du cotillon final.

La première pensée de Valérie avait été de remonter chez elle et de s'enfermer dans sa chambre pour y verser en liberté des larmes de douleur, de colère et d'humiliation, mais elle se dit que la force lui ferait défaut, qu'elle tomberait suffoquée sur les marches de l'escalier, et elle se réfugia dans un jardin d'hiver faiblement éclairé, plein d'une végétation luxuriante, touffue comme un forêt vierge, et faisant suite à la galerie où les buffets étaient installés.

Gilbert de Presles, naturellement, la suivit, en ayant soin de décrire au milieu de la foule des méandres prudents pour déjouer toute curiosité indiscreète, et l'Arménien, ou plutôt le caissier, Frédéric Muller, témoin muet sinon impassible du scandaleux éclat provoqué par Aline Pradier, suivit furtivement le vicomte.

Valérie Worms s'était laissée tomber sur un banc de verdure, dans l'angle le plus sombre du jardin d'hiver, et, froissant entre ses doigts crispés les nattes défaits de ses beaux cheveux, elle pleurait avec amertume.

Soudain elle tressaillit et le sanglot commencé s'étouffa dans sa gorge.

M. de Presles venait de s'agenouiller devant elle.

Pour la première fois Valérie abandonna passivement ses deux petites mains aux baisers de celui qu'elle croyait chérir comme un frère.

— Ah ! Gilbert, balbutia-t-elle, il ne me reste que vous au monde. C'est trop de honte et trop d'infamie ! Aujourd'hui l'outrage est public ! Dieu sait que je n'ai rien fait pour mériter cela, et ma force est à bout ! Protégez-moi, Gilbert !... défendez-moi !... sauvez-moi !...

Séparé seulement du vicomte et de Valérie par un réseau de lianes flottante et de feuillages entrelacés derrière lequel il se blotissait, Frédéric Muller fut l'auditeur invisible de l'entretien qui commençait ainsi.

Il sut tout le secret de ces deux êtres charmants dont les cœurs débordaient d'amour, quoique pas un mot d'amour ne fût prononcé par leurs lèvres.

Il comprit que Gilbert possédait une clef de la petite porte. Il connut le mystère des rendez-vous dans le kiosque rustique du jardin de l'hôtel, et il se dit avec une joie sombre :

— Le baron Worms m'a pris ma fille... le jour est proche où je lui jetterai au visage la trahison de sa femme ! Innocente, jusqu'à présent, cette platonique tendresse prendra bientôt d'autres allures. La scène de cette nuit fait marcher à toute vapeur les affaires de M. de Presles... Il me faudra des preuves... J'en aurai.

Dès le lendemain Muller retournait à l'agence de la rue Montmartre et s'abouchait de nouveau avec le bras droit de Fumel, l'inestimable Picolet.

Sta. Pi. fut prié par lui de recommencer son petit travail d'espionnage ; senlement, cette fois, il ne s'agissait plus d'espionner mademoiselle Aline Pradier, mais la femme du baron Worms.

Picolet fit un haut-le-corps.

— C'est très-joli, s'écria-t-il, mais ça n'est pas sérieux !

— Pourquoi donc ?

— Je suis un malin, je le sais bien, mais si vous m'indiquez un bon truc pour m'introduire dans l'hôtel d'un banquier et dans l'intimité d'une baronne et d'un vicomte, je vous déclare que vous serez plus malin que moi et je vous rendrai les honneurs militaires...

Frédéric Muller répliqua que l'espionnage nocturne qu'il s'agissait de pratiquer devait avoir un jardin pour théâtre.

Picolet secoua la tête.

— Ça continue à ne pas m'aller ! fit-il. Jardin clos de murs, naturellement ! Donc, escalade !... Merci !... Trop romanesques, les échelles de corde ! Bons enfants les sergents de ville mais quand ils voient un particulier à cheval nuitamment sur

le chaperon d'un mur, c'est étonnant comme ça taquine ! Et le jury, ce joli petit jury dont nous ne parlons pas ! Il y a dans le Code pénal, figurez-vous, chapitre II, section 1, un certain petit article 381 qui m'irait comme un gant si j'étais pincé... J'aurais beau raconter que mon but unique et moral était de surveiller une intrigante amoureuse, vous n'avez pas d'idée comme on me croirait peu, et en avant Brest ou Toulon !... Mauvaise affaire... J'aime mieux Paris...

— Si vous aviez une clef de la petite porte, le danger n'existerait plus, répondit le caissier.

— Que si ! Il existerait toujours ! emploi de fausses clefs, c'est prévu. Mais enfin, en prenant ses précautions, on pourrait s'en tirer. Où est-elle cette clef ?

— La voici.

— Et la porte ?

— A onze heures et demie, ce soir, je vous la montrerai.

Picolet commença séance tenante son espionnage qui, sans résultats immédiats, ne tarda point cependant à aboutir.

Le baron Worms se montrait de plus en plus brutal, de plus en plus insultant avec sa femme, et rendait par ses violences la vie commune impossible.

Un jour, dans un accès de colère folle que rien ne motivait, il leva la main sur Valérie.

Ce jour-là, pour la première fois, la pensée de se soustraire par la fuite à une existence absolument odieuse naquit dans l'esprit de la baronne.

Picolet, que son espionnage d'un nouveau genre amusait beaucoup, assista au développement et presque à l'éclosion du plan de départ, et tint religieusement Muller au courant de ce qui se passait.

Quand il écrivait : *c'est pour demain* ; cela signifiait que le lendemain Gilbert de Presles et Valérie quitteraient l'hôtel.

L'employé de l'agence Roch et Fumel un peu gris comme nous savons raconta ces choses avec d'interminables détails à Jobin, qu'il prenait pour un cocodès agréablement idiot, fort épris d'Aline Pradier et très-jaloux de cette demoiselle.

Il termina son récit en s'écriant entre deux hoquets :

— Et ils ont filé comme ils l'avaient dit, ces tourtereaux !... Mais le diable me patafoie si je me doutais qu'avant de se donner de l'air ils refroidiraient le banquier, et feraient subir à la caisse une ponction radicale !

— Ainsi, vous croyez, monsieur Stani, que ce sont eux qui ont fait le coup ? demanda Jobin.

— Elle est bien bonne !... Qui donc voulez-vous que ça soit ?... Ce n'est ni vous ni moi, j'imagine...

— Combien de personnes, selon vous, savaient qu'ils devaient partir ? reprit le faux cocodès.

— En gros et en détail, il y en avait deux : moi et le caissier.

— Pas d'autres ?...

— La tête sur la guillotine, j'en jurerais, foi de Stani !

— Buvez donc ! fit Jobin tout haut, et tout bas il ajouta : L'affaire est dans le sac !...

VI

Il était tard lorsque Jobin sortit du Rocher de Cancale, laissant Stani Picolet complètement gris, endormi sur un divan. L'agent de la sûreté prit une voiture et, sans quitter son déguisement de cocodès, se fit conduire avenue de Friedland, chez mademoiselle Aline Pradier.

L'aimable enfant attendait la visite d'un Moldo-Valaque fort riche, qui lui avait été présenté dans la journée, et la consigne la plus rigoureuse fermait sa porte pour tout le monde, excepté pour cet étranger de distinction.

Jobin écrivit sur un chiffon de papier cette simple ligne : *De la part de monsieur le préfet de police*, et engagea la femme de chambre à mettre ce papier sans retard sous les yeux de sa maîtresse.

L'effet attendu se produisit instantanément, et Jobin fut introduit dans le boudoir de Fine-Orange.

Il la trouva très-agitée, très-inquiète, et faisant de vains efforts pour cacher son agitation et son inquiétude.

—C'est vous, monsieur, dit-elle avec son insouciance habituelle des formes grammaticales, c'est vous qui venez de la police?

—Oui, mademoiselle, et voici ma carte d'agent.

—Qu'est-ce qu'il y a?... Que me veut-on?... Je n'ai rien fait de mal... Est-ce que j'ai quelque chose à craindre?

—Absolument rien si vous répondez franchement à une ou deux questions que je dois vous adresser. Dans le cas contraire, Saint-Lazare.

—Saint-Lazare! répéta Fine-Orange en devenant pâle.

—Mon Dieu, oui... Il ne faudrait pour vous en ouvrir les portes, vous le savez bien, qu'une simple mesure administrative.

—Je répondrai, monsieur... je vous dirai la vérité la plus vraie. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?

—Le chiffre des sommes que Frédéric Muller, le caissier du baron Worms, a dépensées pour vous pendant les quelques mois qu'a durés votre liaison, voilà tout, mais j'exige un chiffre exact.

Aline Pradier—suivant en cela l'exemple de quelques-unes de ses collègues—avait beaucoup d'ordre dans son apparent désordre, et très-régulièrement elle inscrivait ses recettes aussi bien que ses dépenses.

L'agenda qui lui servait de *grand-livre* fut mis par elle sous les yeux de Jobin.

—C'est bien ce que je voulais savoir, dit ce dernier après avoir relevé lui-même un total de près de 60,000 fr. Souvenez-vous, mademoiselle, que personne au monde, et surtout Frédéric Muller, ne doit se douter que vous m'avez vu. Au bout d'une indiscretion il y aurait encore Saint-Lazare.

Aline effarée jura de se taire et l'agent de la Préfecture, remontant dans son fiacre, donna l'adresse de M. Rouleau-Duvernet qui demeurait rue de Constantine, à deux pas du Palais de Justice.

Le magistrat n'était point sorti.

*Affaire Worms* commençait à lui paraître un peu moins simple que dans l'origine; il en avait apporté le dossier chez lui et il l'étudiait.

—Vous!... à cette heure! s'écria-t-il en voyant entrer Jobin: vous avez donc du nouveau à m'apprendre?

—Monsieur le juge d'instruction, je l'espère.

—Tant mieux, car, saperlipopette! le vicomte et la baronne me causeront beaucoup d'embarras. Rarement, dans ma longue carrière, j'ai vu des coquins endurcis, des *chevaux de retour*, se tenir aussi bien! Madame Worms est allée jusqu'à l'évanouissement... un évanouissement sérieux, constaté par un médecin. Ils n'avoueront pas! Il faudrait avoir contre eux quelque preuve bien écrasante, bien irrécusable. Avez-vous cette preuve?

—Je crois en effet avoir une preuve sans réplique...

—De leur crime!...

—De leur innocence.

Rouleau-Duvernet tressaillit sur son fauteuil, mais cette fois ne se cabra point en entendant l'assertion de Jobin, comme il l'avait fait précédemment.

—Dans ce cas, murmura-t-il après un instant de silence, quel serait donc, selon vous, l'assassin du baron?

—Je vais répondre à cette question; mais monsieur le juge d'instruction veut-il me permettre de lui demander d'abord si la lettre anonyme écrite à M. Worms se trouve dans le dossier que je vois sur ce bureau?

—Voici cette lettre.

Jobin la prit, tira de son portefeuille le carré de papier bleuâtre saisi par lui dans le buvard du caissier et le rapprocha de la lettre.

Non seulement les dentelures des deux fragments se raccordaient avec une précision mathématique, mais encore les mots: *papeterie d'Essonne*, visible dans le filigrane de la pâte, se trouvaient reconstitués.

—Ah! s'écria-t-il, non sans un involontaire accent de triomphe, je le savais bien! et maintenant je puis dire avec une certitude absolue: L'assassin du baron Worms est Frédéric Muller!

—Le caissier?

—Lui-même.

—Mais c'est insensé.

—J'affirme.

—La preuve... la preuve...

—J'en ai dix plutôt qu'une!... Voici l'emploi de mon après-midi et de ma soirée... Monsieur le juge d'instruction remarquera dans ma conduite des illégalités, je l'avoue, mais il daignera me les pardonner, je l'espère, en faveur du motif qui les a fait commettre, et surtout en faveur du succès qui les a couronnées.

Jobin raconta clairement, brièvement, ce que nos lecteurs savent déjà.

Plus d'une fois, pendant qu'il parlait, le magistrat fronça le sourcil, mais il n'interrompit point le récit, et quand ce récit fut achevé, il dit:

—Vous avez raison... l'évidence est là... je me rends. Frédéric Muller pillait la caisse pour disputer une fille au baron. Il a tué le baron, non-seulement afin de cacher ses vols, mais dans le but de tirer vengeance de celui qui le supplantait. Instruit par son espion du départ de madame Worms et du vicomte, il a profité de leur fuite pour se décharger sur eux du fardeau de son crime et pour les écraser sous un monceau de preuves apparentes. En le démasquant, Jobin, vous avez fait un coup de maître. Je suis content de vous. Il ne faut pas qu'un si dangereux malfaiteur échappe à la justice. Je vais vous remettre un mandat d'amener que vous mettrez à exécution cette nuit même.

Et Rouleau-Duvernet, prenant sur son bureau un mandat en blanc, le remplit, le signa, et le tendit à Jobin qui le serra dans son portefeuille mais ne fit point mine de bouger.

—Eh bien, qu'attendez-vous? demanda le magistrat.

—Monsieur le juge d'instruction m'a fait l'honneur de me dire qu'il était content de moi, murmura l'agent d'un air humble et embarrassé; eh bien! j'ose le supplier de me témoigner sa confiance en m'autorisant à remettre à demain soir l'arrestation de Frédéric Muller.

—Pourquoi ce retard?

—Un tel homme est certainement fertile en ressources, et j'ose affirmer qu'il possède une imagination inépuisable... il donnera du fil à retordre à l'instruction et trouvera moyen de rendre douteuse l'évidence elle-même... Eh bien! je me charge de simplifier tout, en le contraignant à s'avouer coupable avant même qu'il ne soit amené devant vous.

—Vous ferez cela?

—Je le ferai...

—Par quel moyen?...

—Je conjure monsieur le juge d'instruction de ne pas m'interroger à ce sujet... Ma réponse serait facile; mais, comme le dit un vieux poète, en deux vers que je ne suis pas bien sûr de ne point estropier lamentablement:

Mais, pour être approuvés,  
De semblables projets veulent être achevés.

Rouleau-Duvernet réfléchit pendant une minute.

—Soit! fit-il ensuite, je ne vous questionne pas... Agissez à votre guise... Seulement, prenez garde que le misérable ne vous glisse dans les doigts...

—A cet égard, aucun danger... Je vais passer à la Préfecture... Je surveillerai moi-même cette nuit la petite maison que le caissier habite seul... Demain matin deux agents viendront me relayer et ne perdront pas de vue notre homme quand il sortira de chez lui... Ces agents seront porteurs du mandat... Si Frédéric Muller, averti par son instinct, se sentait soupçonné et cherchait à gagner un chemin de fer, on l'arrêterait séance tenante...

— Allez... vous avez carte blanche...

— Merci, monsieur le juge d'instruction...

Les trois quarts de la journée du lendemain s'écoulèrent sans amener d'incidents qui vaillent la peine d'être racontés.

A son heure habituelle, dans la matinée, le caissier sortit et prit à pied le chemin de la maison Worms, suivi à distance par un des collègues de Jobin.

L'autre policier resta à son poste, et, vers les dix heures, vit la femme de ménage qui composait tout led onestique de Frédéric Muller arriver, tirer une clef de sa poche et entrer dans la maison.

Sa besogne achevée, c'est-à-dire vers midi, cette femme reparut, referma la porte et s'éloigna tranquillement.

L'agent la laissa filer pendant une centaine de pas, puis, la rejoignant et l'accostant, déclina ses titres et qualités et l'invita à le suivre chez le commissaire de police, ce qu'elle fit non sans trembler beaucoup, quoiqu'elle n'eût probablement aucun méfait sur la conscience.

Le commissaire, mis au fait par le détectif, la rassura, lui demanda sa clef et lui donna le conseil de rentrer chez elle et de n'en plus sortir jusqu'au lendemain matin, conseil qu'elle suivit religieusement.

Après la fermeture des bureaux de la maison de banque, Frédéric Muller alla s'installer dans un café, parcourut les journaux et s'absorba longuement dans la lecture de la *Gazette des Tribunaux* et du *Droit*, qui donnaient des détails sur l'AFFAIRE WORMS, rendaient compte de l'arrestation des assassins présumés, et relataient quelques-unes des preuves principales relevées contre eux.

Tandis que le caissier lisait, ou plutôt étudiait les articles en question, son visage exprimait un calme parfait, sans le moindre mélange de tristesse ou d'inquiétude.

Il alla dîner, comme de coutume, à la taverne anglaise de la rue de la Madeleine, gagna les champs-Élysées en fumant un cigare, et, toujours à pied, se dirigea du côté de l'avenue de Neuilly, qu'il atteignit un peu après neuf heures.

La très-petite maison qu'il occupait seul n'existe plus aujourd'hui.

Elle était voisine des fortifications, et composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Au rez-de-chaussée se trouvaient une salle à manger, un salon et une cuisine. Au premier étage un cabinet de travail et deux chambres à coucher.

Derrière s'étendait un jardinet grand comme la main, planté de trois arbres chétifs et donnant sur le chemin de ronde des fortifications.

Nos lecteurs se feront une idée exacte de la dimension de l'immeuble et de ses dépendances, quand nous leur aurons dit que Frédéric Muller payait pour tout cela un loyer annuel de douze cents francs.

Les becs de gaz, placés de distance dans l'avenue, combattaient mal les ténèbres d'une nuit particulièrement obscure.

Le caissier ne fit aucune attention à un grand fiacre arrêté, trente pas plus loin, devant une maison voisine de la sienne. Il ouvrit avec son passe-partout, fit craquer une allumette-bougie sur la muraille du couloir, monta au premier étage, entra dans une chambre si simplement meublée qu'elle offrait presque l'aspect cénobitique d'une cellule, et se mit en devoir d'allumer sa lampe.

Il achevait à peine quand le bruit de la sonnette de la porte d'entrée retentit brusquement et le fit tressaillir.

## VII

— Que signifie cela, se demanda Frédéric Muller. Je n'attends personne... je ne reçois jamais personne. Qui peut sonner à cette heure? qu'un qui se trompe, sans doute, ou quelque gamin qui s'amuse.

Et, posant l'abat-jour sur sa lampe, il demeura immobile, l'oreille au guet, le cœur battant à coups redoublés.

Une minute s'écoula.

— Je le pensais bien, murmura le caissier en respirant plus librement, c'est par erreur qu'on venait ici.

Un second coup de sonnette, prolongé, vibrant, impérieux, lui donna un démenti immédiat.

Muller alors se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit, non sans peine, car un tremblement nerveux agitait sa main, et se pencha sur l'avenue.

Près de la porte une forme noire, piétinant l'asphalte du trottoir, se dessinait vaguement.

— Qui demandez-vous? fit le caissier.

— M'sieu Muller, s'vous plait, répondit une voix enrouée, qui fit de nouveau tressaillir le questionneur.

— Que lui voulez-vous? reprit-il.

— Je vous le dirai à vous-même, m'sieu Fred, quand vous n'aurez introduit dans votre Louvre, ce que je vous engage à faire le plus vite possible afin de faciliter le dialogue.

— Qui êtes-vous?

— Ah! bah! vous ne me reconnaissez point à la voix? C'est particulier! J'ai cependant un galoubet qui n'est pas commun, je m'en vante. J'aime peu crier mon nom dans la rue... ça manque de distinction. Donc ouvrez-moi, et dépêchez-vous, car j'ai des choses bigrement intéressantes à vous dire, monsieur Fred, et qui ne souffrent point de retard.

— J'y vais.

Muller referma la fenêtre, prit dans le tiroir d'une commode un petit revolver qu'il glissa tout armé dans une de ses poches, descendit, éteint sa lampe de la main gauche, et ouvrit la porte.

— C'est pas gentil de faire faire comme ça le pied de grue à ce pauvre Sta Pi! s'écria le visiteur en se glissant dans la maison comme un furet.

— Eh! quoi! c'est vous, monsieur Picolet! murmura le caissier en entrevoyant dans la pénombre la figure pâle et canaille, les accroche-cœurs bruns sur les tempes, et le soupçon de moustaches sous les narines de l'employé de l'agence Roch et Fumel.

— Eh! oui, pardieu, c'est moi, en personne véritable et naturelle. On croirait que ça vous étonne!

— Comment avez-vous appris mon nom? Comment savez-vous mon adresse?

Le nouveau venu haussa les épaules.

— Pour une question bigrement naïve, répliqua-t-il en riant, voilà une question bigrement naïve! Est-ce que ce n'est pas mon métier de tout savoir? Quand je vous écrivais, poste restante, aux initiales F. M., je n'ignorais point, soyez-en sûr, que j'avais l'honneur de correspondre avec M. Frédéric Muller, le caissier du baron Worms, et je me faisais même d'assez jolies pintes de bon sang en vous voyant si fort en peine de garder l'incognito...

— Pourquoi venez-vous ce soir?

— Pour causer...

— Qu'avons-nous à nous dire? Vous m'avez servi, je vous ai payé... Nous sommes quittes...

— C'est une chose à discuter... Je vous crois mon débiteur et peut-être bien, dans cinq minutes, serez-vous de mon avis.

Frédéric Muller secoua la tête.

— Je paye ce que je dois, dit-il, jamais plus...

— Soit, mais si vous devez...

— Je ne dois rien...

— A votre aise... Du moment que c'est comme ça, je vous tourne les talons, monsieur Fred, et je prierai certain juge d'instruction dont vous avez entendu parler, un brave homme, M. Rouleau-Duvernois, d'intervenir pour régler notre petit compte, puisqu'il ne vous convient point d'arranger l'affaire à nous deux...

Le caissier était devenu livide.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

— Vous comprendrez demain... Bien le bonsoir, monsieur Fred, et pardon de vous avoir dérangé... Je file...

— Pas avant de m'avoir expliqué vos paroles...

— Vous refusez de m'écouter...

—Je ne refuse plus. Montez avec moi...

—A la bonne heure... vous voilà devenu gentil, et je suis sûr que tout à l'heure nous finirons par nous accorder très-bien...

Frédéric Muller gravit les marches de l'escalier, suivi par le visiteur intempestif qu'il introduisit dans sa chambre.

—Asseyez-vous... fit-il en désignant un siège, en même temps qu'il portait la lampe sur un meuble éloigné, afin que la valeur effrayante de son visage ne fût pas trop visible.

Il revint ensuite s'asseoir à son tour et reprit :

—Vous m'avez parlé du juge d'instruction... Pourquoi ?...

—Vous ne vous en doutez pas ?

—Non.

—Très-bien ?... J'aurai donc, avant peu d'instant, le vif plaisir de vous l'apprendre... J'ai travaillé pour vous, cher monsieur Fred, et j'ose croire que vous avez été content de mes petits services... c'était de la besogne soignée...

Muller fit un geste d'impatience.

—Au fait !... dit-il, arrivez au fait !...

—Mais j'y suis, au fait !... j'y suis en plein !... Vous allez voir... Savez-vous ce que je vous ai *carotté*, et non sans peine, tandis que j'espionnais successivement Aline Pradier, le baron Worms, la baronne sa femme, et leur ami le vicomte de Presles ?... une somme piteuse !... trois ou quatre cents francs, tout au plus...

—Qu'importe cela ?...

—Il importe beaucoup... Je suis un pauvre petit diable, habituellement sans sou ni maille ! Je passe les trois quarts de ma vie, vous le savez bien, à courir après une pièce de vingt francs qui ne se laisse attraper que bien rarement. Est-ce une existence, je vous le demande, quand on a comme moi l'appétit du plaisir et le goût de la dépense ? Eh bien ! je me suis juré, si jamais je rencontrais sur mon chemin une occasion de faire fortune, de la saisir par les cheveux, quelle qu'elle fût, et de ne la lâcher sous aucun prétexte. L'occasion se présente aujourd'hui... je la tiens. je ne la lâcherai pas... Ah ! non, par exemple !

Le visiteur s'interrompt.

—Je vous laisse parler, murmura le caissier avec une expression de fatigue, mais je vous comprends de moins en moins...

—Monsieur Frédéric Muller, j'ai besoin de cent mille francs.

—Vous dites !

—Je dis : cent mille francs...

—Compteriez-vous sur moi pour vous les donner, par hasard ?

—Absolument.

Muller haussa les épaules.

—Vous êtes un mauvais plaisant ou un fou... reprit-il.

—Ni l'un ni l'autre ! Très-sérieux, je vous assure, et plein de bon sens... Donnez-moi donc ces cent mille francs, cher monsieur... ça ne vous ruinerait pas... il vous en restera trois cent cinquante-sept mille sur l'affaire... ce qui est un joli dernier.

Muller se leva brusquement.

—Quoi ? que dites-vous ? balbutia-t-il d'une voix étranglée.

—Je dis que vous avez pris quatre cent cinquante-sept mille francs dans la caisse du baron Worms après l'avoir assassiné, et que j'en veux ma part...

—Ah ! misérable !... cria le caissier en s'appêtant à bondir, la main levée, sur son visiteur.

Ce dernier, sans quitter son siège, l'arrêta net en lui présentant tranquillement la sextuple gueule d'un revolver, et répliqua :

—Ne faites donc pas le malin ! Mes précautions sont prises, vous voyez ! je ne vous veux d'ailleurs aucun mal... N'étant point de la vraie police, rien ne m'oblige à vous dénoncer. Donnez-moi cent mille francs et je deviens votre complice en gardant le silence, ce qui d'ailleurs est extrêmement canaille, mais tant pis !... l'argent avant tout ! La pratique de toutes les vertus ne me rapporterait jamais cinq mille francs de rentes... Est-ce marché conclu ?...

Frédéric Muller avait reconquis son sang-froid.

—Vous êtes un hardi coquin, dit-il avec une ironie méprisante, mais cette tentative de chantage ne saurait aboutir... Qu'ai-je à craindre de vous ? Que m'importe une accusation absurde et ridicule ? Les assassins du baron Worms sont sous la main de la justice, il paraît que vous l'ignorez, ou tout au moins que vous l'oubliez... Eh bien ! je vous l'apprends, ou je vous le rappelle. Vous n'êtes pas seulement un misérable, monsieur Picolet, vous êtes un sot !

Le visiteur se leva, fit gravement un salut comique et répondit :

—Merci du compliment, monsieur et cher caissier... Tout ça c'est très-joli, mais nous nous égareons... Le soir de l'assassinat, de onze heures et demie à une heure du matin, je me trouvais dans le jardin dont vous m'aviez remis la clef... Que voulez-vous... une idée à moi... Je continuais en amateur l'espionnage commencé pour vous... J'avais fantaisie d'assister au départ de nos deux amoureux. Je les ai regardés partir, laissant une porte entr'ouverte. Poussé par la curiosité, et peut-être aussi par une pensée cupide (je suis un gredin, moi, comme vous), je me suis glissé dans l'hôtel. J'ai vu vos doigts tremblants tracer les quelques lignes de la lettre anonyme qu'on devait retrouver, un peu plus tard, dans la main du mort. J'ai vu le baron Worms descendre... j'ai vu... Faut-il achever ?

—Non ! commanda Muller d'une voix sourde. Taisez-vous ! taisez-vous !

—Et tout cela je l'ai écrit, et tout cela je l'ai signé, continua le visiteur ; et si par aventure il m'arrivait un accident cette nuit, le bon juge Roulleau-Duvernet recevrait demain, avant midi, en son cabinet du Palais de Justice, par une voie très-sûre, le petit document en question : présentement, sommes-nous d'accord ?

—Oui.

—Vous donnez les cent mille francs ?

—Je les donne... à une condition...

—Laquelle ?

—C'est qu'avec cet argent vous quitterez Paris pour trois mois.

—Et j'y pourrai revenir ensuite ?

—Oui, car dans trois mois j'aurai fait ce qui me reste à faire...

—C'est convenu. J'attends la monnaie.

—Vous me croyez intelligent, sans doute ; donc vous comprenez à merveille que les billets de banque ne se trouvent point ici où quelque descente de police pourrait, d'une heure à l'autre, les faire découvrir. Ils sont dans une cachette sûre. Je ne puis les avoir cette nuit, mais ne me quittez pas si vous croyez que je cherche à vous tromper, demain matin, au point du jour, votre silence sera payé.

—Il le sera, pardieu, tout de suite !... s'écria le visiteur d'une voix qui n'était plus ni enrouée ni criarde, le traquenard était bien tendu ! Vous y avez donné en plein ! Vous êtes servi !

En disant ce qui précède il arrachait sa perruque aux accroche-cœur pommadés, ses moustaches postiches, et montrait, au lieu du visage cynique de Stanislas Picolet, la figure moqueuse de Jobin, sans rival à la Préfecture dans l'art de se faire une tête, et l'émule, sous ce rapport, de Brasseur et de Berthelier.

Le policier continua :

—Frédéric Muller, je vous arrête au nom de la loi ! Voici le mandat d'amener. Pas de résistance, croyez-moi. Vous savez que je suis armé. Le commissaire de police est devant la porte, dans un fiacre, avec deux agents solides. Rendez-vous, je vous le conseille.

Le caissier poussa un cri de rage et jeta autour de lui le regard d'une bête fauve prise au piège, cherchant une issue et n'en trouvant pas.

Jobin, calme et souriant, jouait avec son revolver.

Au bout d'une seconde Muller parut se calmer tout à coup.

—Je me rends... fit-il d'une voix sourde.

—C'est le meilleur parti à prendre.

L'agent approcha de ses lèvres un petit sifflet d'ivoire dont il tira un son aigu.

—Histoire de prévenir le commissaire et mes collègues que l'affaire est fini... dit-il ; ils vont monter. Soyez paisible, ils ont une clef... celle de votre femme de ménage.

On entendit la porte donnant sur la rue s'ouvrir et se refermer.

Frédéric Muller poussa un étrange éclat de rire, plongea

d'une petite lanterne sourde qu'ils ouvrirent en entrant dans la maison.

Les trois coups de revolver éclatant dans le silence de la nuit leur apprirent que quelque tragédie sinistre se jouait au premier étage.

Ils s'élançèrent dans l'escalier et franchirent le seuil de la chambre où venait d'avoir lieu la scène racontée par nous.

Jobin, étendu au milieu d'une flaque de sang qui s'élargissait de seconde en seconde, fut le premier objet qui frappa leurs regards.



Picolet, complètement ébriolé, versait des larmes d'attendrissement sur le gilet de Jobin. (Page 216.)

dans sa poche une main qui reparut armée d'un revolver, et, presque à bout portant, fit feu trois de suite sur Jobin.

L'agent tomba comme une masse.

Le misérable alors renversa la lampe, et les ténèbres devinrent profondes dans la chambre pleine de sang.

### VIII

La police, généralement, prévoit tout.

Le commissaire et les agents s'étaient munis par précaution

L'infortuné détectif ne donnait aucun signe de vie.

L'un des policiers le souleva et voulut examiner ses blessures

—Nous nous occuperons de lui dans un instant, dit le commissaire, mais d'abord et avant tout il faut chercher et trouver l'assassin...

La chambre à coucher, pour s'en assurer il suffisait d'un coup d'œil, n'offrait pas un recoin, pas un grand meuble, pas un placard, où Frédéric Muller pût tenter de se cacher après son nouveau crime.

On explora les deux autres pièces ; elles étaient vides et à peine meublées.

La fenêtre de l'une d'elles se trouvait largement ouverte, et cette fenêtre donnait sur le petit jardin.

— Il a dû s'échapper par là... murmura l'un des policiers. Mais l'étage est élevé, et peut-être le gremlin se sera-t-il cassé une ou deux pattes dans sa chute...

Sans perdre une minute on descendit.

Il avait plu les jours précédents. Les empreintes profondes de deux hauts talons se voyaient dans la terre molle du jardin.

Les mêmes empreintes se continuaient, nettes et distinctes quoique plus légères, jusqu'au mur peu élevé contigu au chemin de ronde.

Un vieux treillage garni de lierre s'appliquait à ce mur, et, pour un homme lesté et résolu, faisait de l'escalade un véritable jeu d'enfant.

Le jardin, bien entendu, était désert.

— Le misérable nous échappe ! s'écria le commissaire. Jolie expédition !

— Bah ! répliqua l'un des agents, c'est partie remise, voilà tout... Qu'il essaye ou non de quitter Paris cette nuit, on le repincera demain... Toutes les brigades de gendarmerie vont recevoir le signalement par dépêche, et le gaillard est reconnaissable... Il ne tentera même pas de prendre le chemin de fer... j'en réponds... il est bien trop rusé pour se fourrer comme un imbécile dans la souricière d'un Wagon... Bref, je le délire de s'échapper... Ce n'est point ça qui m'inquiète.

— Et quoi donc, alors ?

— C'est Jobin ! Un si bon enfant, et un malin No ! ! Il me fait l'effet d'en avoir un peu plus que son compte... Pauvre garçon ! je le regretterai !... et pourtant c'est par sa faute, ce qui lui arrive ! il voulait agir seul, pour avoir tout l'honneur. Le voilà bien loti !

— On le tirera peut-être de là...

— Espérons-le, mais je n'y compte guère...

Le commissaire et les agents rentrèrent dans la maison et remontèrent au premier étage.

On déshabilla Jobin ; on constata, non sans épouvante, que trois balles avaient traversé les chairs ; on arrêta le sang tant bien que mal avec de la charpie et des bandes, on porta le corps inanimé dans le fiacre et l'on prit le chemin de l'hôtel le plus proche.

Le médecin de service procéda sur le champ à un nouvel examen, et, au grand étonnement du commissaire et des deux agents, il déclara que, si profondes que fussent les blessures, aucune ne lui semblait mortelle ni même particulièrement dangereuse, et qu'à moins de complications imprévues le détectif, qu'on avait cru mort, serait sur pied dans quelques semaines.

Disons-le tout de suite, cette rassurante prédiction devait se réaliser, et si nous perdons de vue, quant à présent, notre ami Jobin, nous le retrouverons certainement un peu plus tard.

Rouleau-Duvernoy attendait avec une impatience facile à comprendre la nouvelle d'une capture qui devait mettre à sa disposition l'homme qui maintenant il considérait comme le vrai et le seul coupable.

Il avait enjoint à Jobin de venir chez lui, fût-ce au milieu de la nuit, aussitôt que le mandat d'amener aurait été mis à exécution.

Vers les onze heures du soir il vit arriver non le détectif sur lequel il comptait, mais le commissaire de police fort déconcerté qui lui raconta les événements accomplis et lui causa la plus violente déception.

Le digne magistrat recouvra cependant un peu de calme en se répétant à satiété que Frédéric Muller ne pouvait manquer d'être repris le lendemain.

Mais, en attendant l'arrestation du misérable, il fallait statuer au plus vite sur le sort de la baronne et du vicomte, dont l'innocence se trouvait péremptoirement démontrée par le nouvel assassinat et par la fuite du caissier.

Rouleau-Duvernoy passa la nuit à rédiger son rapport, la chambre des mises en accusation rendit dans le plus bref délai

une ordonnance de non-lieu, et les prévenus furent mis en liberté.

En quittant la Congiergerie, Valérie Worms n'eut avec Gilbert de Presles qu'un entretien de quelques minutes et se retira, pour y passer l'année de son deuil, dans une de ces maisons religieuses où l'on admet des dames pensionnaires.

Nous retrouvons le vicomte et la baronne, mais il importe d'apprendre tout de suite à nos lecteurs qu'au bout de quelques jours Valérie reçut une nouvelle bien inattendue, qui d'ailleurs la laissa parfaitement calme.

On venait de trouver dans les papiers du banquier un testament écrit de sa main, aux premiers jours de son mariage, alors que la lune de miel faisait tout rayonner autour de lui.

Par ce testament, qu'il avait négligé d'anéantir quand l'indifférence était venue remplacer la passion, il constituait madame Worms sa légataire universelle.

Or, la fortune dont Valérie héritait ainsi à l'improviste atteignait le chiffre de onze millions !...

Rejoignons Frédéric Muller, qui pour nos lecteurs est une moins nouvelle connaissance que bon nombre d'entre eux ne le supposent peut-être.

Après avoir abattu Jobin de trois coups de revolver, le caissier, avant de renverser la lampe, eut l'incroyable présence d'esprit de prendre son chapeau, qu'en entrant il avait déposé sur un meuble.

Les agents appelés par le coup de sifflet de Jobin étaient déjà dans la maison... il les entendait... ils montaient... comment fuir ?

Muller s'élança dans la chambre voisine dont il referma la porte sur lui ; il ouvrit la fenêtre, et, au risque de se tuer, sauta du premier étage dans le jardin.

Il tomba sur ses pieds et ne s'étourdit même pas.

Une minute après, grâce au grillage, il atteignait le chapeiron du mur, et de là se laissait couler dans le chemin de ronde des fortifications.

— Je l'ai échappé belle, murmura-t-il. Mais je suis sauvé !

Bien certain que pendant quelques minutes au moins on allait le chercher dans son logis, il traversa l'avenue de Neuilly du pas tranquille d'un promeneur attardé, s'arrêta sur le trottoir faisant face à sa maison, vit la lumière de la lanterne aller et venir derrière les vitres du premier étage, se remit en marche dans la direction de l'Arc de Triomphe, prit à l'heure un fiacre stationnant en haut de l'avenue des Champs-Élysées, se fit conduire à la barrière du Trône, entra dans une maison quelconque d'où il ressortit presque aussitôt, après avoir demandé au concierge un locataire inconnu, renouvela trois ou quatre fois le même manège dans des quartiers différents, et enfin, vers une heure du matin, paya son cocher à l'entrée de la rue Saint-Dominique, au Gros-Caillou.

Le but unique de toutes ces courses était de rester en voiture le plus longtemps possible.

Frédéric Muller regarda le fiacre s'éloigner, fit une cinquantaine de pas et tira deux fois de suite le bouton de sonnette d'une haute maison de médiocre apparence.

La porte s'ouvrit.

Une obscurité profonde régnait dans l'allée. Le concierge avait éteint le gaz avant de se coucher.

Muller y comptait bien.

— Qui va là ? demanda le portier depuis son lit, à travers le vitrage de sa loge.

— C'est moi, père André, moi, Godard, répondit le caissier d'une voix qui n'avait plus le moindre accent germanique.

— Ah ! ah ! vous voilà donc revenu de la campagne, monsieur Godard ?

— Comme vous voyez, père André.

— Et votre santé est bonne ?

— Très-bonne.

— Voulez-vous de la lumière ?

Merci, j'ai des allumettes.

— Allons, bien le bonsoir, monsieur Godard.

—Merci, père André. Ne montez pas chez moi de trop bonne heure. Je suis fatigué et je veux dormir la grasse matinée.

Le caissier gravit l'escalier jusqu'au cinquième étage et entra dans un petit logement composé de deux pièces meublées d'une façon très-sommaire.

Quatre mois auparavant, en prévision d'événements possibles, il avait loué ce logement sous le nom de Godard, se disant propriétaire campagnard dans les environs de Pontoise, et désireux d'avoir un pied-à-terre à Paris.

Il y venait coucher de temps en temps, toujours après minuit, et se montrait fort libéral avec le portier chargé de mettre de l'ordre dans son ménage.

Après avoir refermé la porte derrière lui, il alluma deux bougies, prit un flacon sur la tablette d'un vieux secrétaire et mélangea le tiers du contenu de ce flacon au contenu d'une cuvette remplie d'eau pure.

Il plongea sa tête dans ce mélange et lava fortement et à plusieurs reprises ses cheveux dont la toison cuivrée disparut, et qui devinrent du plus beau noir.

Il se coucha ensuite et dormit fort tranquillement pendant quelques heures, puis, aussitôt levé, il coupa ses favoris, et, avec le soin d'un comédien qui se prépare dans sa loge avant d'entrer en scène, il ajusta sur ses joues et sous son menton une barbe noire et floconneuse et colla sur sa lèvre supérieure des moustaches longues et bien fournies.

Cette besogne achevée il mit un binocle d'éville à cheval sur son nez et, se regardant de face et de trois quarts dans la glace un peu verdâtre, il murmura :

—A coup sûr, ce n'est pas ici qu'on viendra me chercher, et d'ailleurs Godard, bon propriétaire en Seine-et-Oise, ne ressemble pas plus à Frédéric Muller, le caissier allemand, que Frédéric Muller ne ressemblait au comte de Loc-Earn !

Le mari d'Henriette, en sortant du pénitencier de Poissy, se trouvait à la tête de quelques billets de mille francs économisés par lui sur ses appointements de secrétaire et d'intendant, billets que nous l'avons vu glisser dans sa poche au moment de son arrestation à l'hôtel d'Auberive.

Après l'écroulement inouï résultant de l'entrée d'Henriette dans un couvent qu'on refusait de lui désigner, et de la disparition de l'enfant confié aux pêcheurs de l'île Saint-Denis, Robert de Loc-Earn, découragé complètement et ne voulant pas recommencer sa vie d'aventures dans les bas-fonds où la police ne manquerait pas de le surveiller, jugea que le séjour de Paris était impossible pour lui pendant quelques années.

Il résolut de quitter la France et de tenter la fortune dans les casinos de Bade et de Hombourg.

L'élégant misérable, dont nous connaissons la brillante intelligence et la facilité prodigieuse, possédait au plus haut point la faculté rare de s'assimiler les idiomes étrangers. Il avait appris au collège allemand, l'anglais, le russe et l'italien.

Après avoir vécu deux ou trois ans, tant bien que mal, de l'autre côté du Rhin, il parlait la langue allemande avec une irréprochable pureté et sans le moindre accent.

Désireux, pour des raisons que nous connaissons, de donner le change sur son origine française, il se faisait passer pour Badois et s'était procuré sans peine un acte de naissance au nom de Frédéric Muller.

## IX

Un jour vint où la veine au jeu s'étant montrée contraire avec obstination, Robert de Loc-Earn ou, si l'on veut, Frédéric Muller, se trouva décafé complètement et sans la plus minime ressource.

Il ne lui restait désormais qu'à se faire sauter la cervelle, mais le hasard l'avait mis en relation avec un jeune Prussien à qui ses façons de gentleman et la prodigieuse variété de ses connaissances acquises inspiraient beaucoup de sympathie et de confiance.

Ce jeune homme, fils d'un riche banquier de Berlin, voyant

l'embaras de celui qu'il croyait sinon Prussien, du moins Allemand, lui offrit de le faire admettre dans les bureaux de son père.

Loc-Earn n'eut garde de refuser et s'acquitta avec une supériorité incontestable de l'emploi qui lui fut confié ; aussi, lorsque le baron Worms prit son collègue de lui procurer, pour la correspondance générale, un employé connaissant plusieurs langues, le Berlinois s'empressa de lui expédier Frédéric Muller avec les recommandations les plus chaudes.

Nous savons déjà qu'au bout de deux ans le faux Badois fut élevé à l'importante situation de caissier.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, nous affirmons que pendant cette longue période de près de sept ans, Robert de Loc-Earn agit en honnête homme, malgré son effroyable passé, ou qui sait, peut-être même à cause de ce passé.

En comparant sa vie d'autrefois, dangereuse, précaire, inquiète, avec son existence actuelle, calme, facile, honorée, le caissier s'avouait volontiers qu'il était doux de s'endormir le soir, après une journée de travail, avec la certitude de ne pas être réveillé le lendemain matin par un commissaire de police escorté de deux agents.

Le gredin repent se voyait déjà, au bout de vingt années de labeur assidu, possesseur d'une fortune assez ronde et n'ayant à rendre aucun compte à la justice humaine.

Seulement, et par malheur, cette moralité nouvelle était une moralité de calcul et d'égoïsme ; elle ne reposait sur aucune de ces bases solides d'honneur et de croyance qui, seules, peuvent rendre un homme inébranlable dans sa droiture et dans sa loyauté.

Aussi, nous le savons, dès que Robert de Loc-Earn qui n'avait jamais aimé, non, jamais, pas même Henriette d'Auberive, cette adorable créature, se fut bestialement épris de mademoiselle Fine-Orange, il vola sa caisse après avoir épuisé ses économies, et, voulant combler le déficit, il tenta de hasardeuses opérations de Bourse qui, loin de remédier au mal, le rendirent irréparable.

Bref, quelques jours avant le bal travesti donné par le baron Worms, il était devenu impossible que le caissier réussît à retarder de plus d'une ou deux semaines la découverte des détournements commis par lui, malgré l'havileté avec laquelle il avait falsifié ses livres.

En apprenant tout à coup l'amour de Valérie Worms et du vicomte de Presles, et leur projet de départ, l'idée vint au pseudo-Badois de commettre un dernier vol, plus important que tous ceux qui l'avaient précédé, et de s'arranger de façon à mettre ce vol à la charge des fugitifs.

Le soir du départ de la baronne et de Gilbert, il s'introduisit dans le jardin, puis dans l'hôtel, alluma une bougie, ouvrit la caisse, prit les billets de banque et l'or, referma le coffrefort, et s'appropriait à disparaître quand il entendit dans l'escalier dérobé le pas tudesque de M. Worms.

Il n'eut que le temps d'éteindre la bougie et de faire retomber sur lui les rideaux de la fenêtre.

Le banquier, un bougeoir à la main, venait chercher quinze mille francs pour Aline Pradier. A son tour il ouvrit la caisse, et, la trouvant vide, il jeta autour de lui un regard plein d'effarement.

Ce regard s'arrêta sur le rideau et vit ses plis agités par un léger tremblement dont il comprit mal la nature.

—Derrière ces draperies, se dit-il, la fenêtre est ouverte, et c'est par là que le voleur a pris la fuite.

Il fit deux pas pour s'en assurer.

Le caissier allait infailliblement être découvert. Le baron, sans nul doute, appellerait à l'aide. C'était l'arrestation immédiate, la cour d'assises et le bagne.

Robert de Loc-Earn portait toujours dans sa poche un couteau-poignard. Il bondit comme un chat-tigre, et le baron, la gorge coupée, tomba sans pousser un cri.

L'assassin alors, avec un monstrueux sang-froid, ralluma la bougie, coupa en deux une feuille prise dans son buvard, écrivit la lettre anonyme en déguisant son écriture, et, sans laisser

aux dernières lignes le temps de sécher complètement, froissa le papier et le glissa dans la main du mort.

Nous savons le reste.

Un mois s'écoula.

Le prétendu Godard, propriétaire en Seine-et-Oise, prétextant une douleur rhumatismale subitement venue, ne quittait point son pied-à-terre de la rue Saint Dominique, et le concierge, qui répondait au nom de père André, lui apportait ses repas et les journaux.

Au bout de quinze jours, le reclus volontaire eut lieu de constater qu'on ne s'occupait plus guère de l'affaire Worms.

Toutes les démarches de la police pour trouver Frédéric Muller ayant échoué, ou supposait que le misérable avait eu l'habileté de passer la frontière et de retourner en Allemagne.

Personne n'admettait que le caissier fût caché en plein Paris, et, les renseignements à son sujet faisant défaut, on parlait d'autre chose.

La barbe vraie du faux Godard poussait pendant ce temps sous la barbe postiche. Il reconnut à la fin du mois que l'emploi du crépé devenait inutile. La métamorphose était complète. Il semblait impossible désormais d'établir l'identité de ce Français à la barbe et aux cheveux noirs, avec le caissier allemand aux cheveux cuivrés et aux longs favoris roux.

Celui qui avait été Frédéric Muller annonça donc au père André que, son rhumatisme faisant trêve, il s'empressait de retourner à la campagne, et en effet il quitta Paris, emportant avec lui les quatre cent cinquante-sept mille francs du baron Worms.

Beaucoup se seraient contentés de cette somme qui constituait une malhonnête aisance, mais Robert de Loc-Earn, à sa liaison passagère avec Aline Pradier, avait senti renaître et grandir en lui ses instincts de luxe et de haute vie, ses appétits de jouissance effrénées.

Comme au temps où il se voyait déjà possesseur de l'immense fortune de M. d'Auberger, il rêvait des millions.

Pourquoi s'éloignait-il de Paris, et quels étaient ses projets immédiats ?

D'abord, il jugeait indispensable de vivre à distance de la grande ville jusqu'au jour où l'affaire Worms n'existerait plus qu'à l'état de souvenir ; jour peu éloigné du reste, étant données la légèreté des Parisiens et la promptitude avec laquelle ils oublient.

Ensuite, il sentait l'impérieuse nécessité de se créer une individualité nouvelle, non pas seulement probable et d'une suffisante vraisemblance, mais absolument indiscutable, trouvant trop dangereux les noms de fantaisie qui, forcément suspects, abritent mal un passé sinistre.

Pour arriver à réaliser cet incarnation difficile il se disposait à voir du pays, attendant tout du hasard et de sa bonne étoile.

L'un et l'autre le servirent à souhait.

Une aventure galante, ébauchée en chemin de fer et tout à fait inutile à raconter, l'avait conduit en Franche-Comté, dans la petite auberge d'un petit village de la vallée de Cusance, pas bien loin de Baume-les-Dames.

—Qu'es' ce que c'est que ça ? demanda-t-il à l'aubergiste.

—Ça, monsieur, c'est ce qui reste du château de Croix-Dieu...

—Un joli nom... murmura Loc-Earn.

—Les barons de Croix-Dieu, monsieur, reprit l'aubergiste, ont été dans le temps des anciens nobles très-renommés et plus riches que le marquis de Carabas lui-même ! Tous les bois et toutes les terres labourables étaient à eux, depuis Cusance jusqu'à Pont-les-Moulins, de l'autre côté de Guillon, et même plus loin... Ça s'est en allé petit à petit.

—Famille éteinte ?...

—Pas tout à fait, mais c'est à peu près la même chose.

—Ah ! il y a encore des Croix-Dieu ?...

—Oui, un pauvre vieillard qui vit de charité !

Il habite une vieille maison croulante bâtie dans les ruines par son grand-père et que naturellement il ne peut entretenir... il y pleut comme sur la route.

Robert de Loc-Earn, cette nuit-là, dormit fort peu et pensa beaucoup.

Le lendemain matin il alla visiter le débris féodal, fit causer le vieillard dont la tête était faible, mais qui néanmoins croyait vaguement se souvenir d'avoir reçu, quelques années auparavant, la nouvelle de la mort de son frère ; il admira la situation du manoir dévasté, vanta la belle vue, et offrit enfin d'acquiescer les ruines pour la somme ronde de dix mille francs, payés comptant.

—Dix mille francs !... Cinq cents francs de rente !... L'opulence !...

Le dernier des Croix-Dieu ne pouvait pas y croire... il craignait qu'on ne se raillât de lui.

Loc-Earn le rassura et l'acte de vente fut signé le jour même chez un notaire de Baume-les-Dames.

En revenant de la ville avec le vieillard dans une voiture de louage, l'ex-Frédéric Muller tira de sa poche cinquante louis, et faisant miroiter les pièces d'or sous les yeux éblouis de son compagnon, lui dit :

—Je vous offre ces mille francs en échange de vos papiers de famille et de la correspondance de votre frère.

Pour moitié moins, le septuagénaire aurait donné de grand cœur tous les parchemins et toutes les correspondances de la terre. Séance tenante le marché fut conclu.

Loc-Earn se fit délivrer à la mairie du village un extrait de l'acte de naissance du baron Philippe de Croix-Dieu, et s'assura que l'acte de décès de ce gentilhomme, mort à l'étranger, n'avait jamais été transcrit sur les registres de l'état civil de la commune.

Puis, désormais propriétaire du château de Croix-Dieu, il quitta la Franche-Comté, en chargeant l'aubergiste de lui donner de temps en temps, à une adresse qu'il indiqua, des nouvelles du vieillard.

Robert de Loc-Earn étudia les lettres, en petit nombre d'ailleurs, adressées par Philippe de Croix-Dieu à son frère aîné, à de longs intervalles.

Cette correspondance lui apprit que le gentilhomme français, devenu officier au service de l'Autriche, ne s'était point marié ; qu'ayant fait son chemin d'une façon assez rapide, il était parvenu à un grade honorable accompagné de diverses décorations, puis qu'un jour, irrité par un passe-droit, il avait brusquement donné sa démission.

La dernière lettre, remontant à plus de quatre années, annonçait son départ pour un voyage en Asie-Mineure.

Là, sans doute, une fin prématurée l'attendait.

## X

Trois mois s'écoulèrent, et celui qui s'était appelé Frédéric Muller reçut une épître de l'aubergiste de la vallée de Cusance. Le dernier des Croix-Dieu n'avait pas joui longtemps de ce qu'il regardait comme une fortune. Il venait de mourir, tué par l'abondance relative succédant à des privations trop rigoureuses et trop prolongées.

Le comte de Loc-Earn partit immédiatement pour l'Autriche, et se fit délivrer des duplicata légalisés des états de service de M. de Croix-Dieu, et aussi des brevets de ses ordres.

Il rentra en France en 1868 ; revint à Paris, loua, sous le nom de baron Philippe de Croix-Dieu, l'entre-sol de la rue Saint-Lazare qu'il ne devait plus quitter, et monta sa maison d'une façon élégante et confortable.

La nouvelle incarnation de Loc-Earn était accomplie. Il avait réussi à se créer une personnalité solide, indiscutable.

Quels soupçons, en effet, pouvaient atteindre un homme en mesure de prouver sa position, de rendre compte de son passé, avec pièces à l'appui, et possesseur, en outre, non-seulement de papiers de famille absolument en règle, mais encore du château dont il portait le nom ?

Ce château ayant été acheté sous un pseudonyme, l'habile aventurier avait poussé la prudence jusqu'à en opérer la cession, par un nouvel acte de vente, au baron Philippe de Croix-

Dieu, c'est-à-dire à lui-même, et se trouvait, en conséquence, bien authentiquement propriétaire des ruines du manoir de Croix-Dieu, le berceau de sa race !

Il ne lui restait plus qu'à se faire des relations.

Mais quiconque connaît bien Paris sait à quel point la chose était facile pour un homme de haute mine, de manières exquises, jouissant, ou du moins paraissant jouir d'une ample fortune, vivant largement, n'ayant en apparence rien de suspect ou seulement d'obscur dans son existence antérieure, et portant un beau nom rehaussé par un titre dont personne, pas même le procureur impérial, ne pouvait lui contester la légitime possession.

Philippe de Croix-Dieu, nous l'appellerons désormais ainsi, se présenta résolument chez un vieux gentilhomme franc-comtois à qui l'histoire de sa prétendue famille était bien connue et qui l'accueillit, avec conviction et bienveillance, comme le Croix-Dieu revenu de l'étranger.

Sous le patronage de ce gentilhomme les portes les plus honorables, auxquelles il lui plut de frapper, s'ouvrirent devant lui.

Avant que six mois se fussent écoulés, le baron était un homme à la mode, homme sérieux et homme de plaisir tout à la fois, dépensant sans trop compter, jouant gros jeu, gagnant souvent, perdant quelquefois, payant ses dettes de jeu dans les vingt-quatre heures et n'ayant aucun créancier.

Tout cela était si bien de notoriété publique qu'au bout d'un an Croix-Dieu fut, à l'unanimité, reçu membre d'un cercle que nous ne nommerons pas, mais qui se montrait fort difficile pour les admissions.

Et si l'on s'étonnait qu'il fût possible de mener une vie large et mondaine avec les modiques revenus de l'argent volé dans la caisse du baron Worms, nous dirons que le hardi coquin avait d'autres ressources dont nous dévoilerons bientôt le mystère, et que d'ailleurs, se croyant certain de mettre un jour ou l'autre la main sur des millions, il s'inquiétait peu, le cas échéant, d'écorner son capital.

Nous voici revenus au point précis où nous avons fait halte en terminant la première partie de ce récit, pour accomplir une indispensable excursion dans le passé de notre principal personnage.

Nos lecteurs doivent maintenant comprendre sans peine l'épouvante et l'effarement de Croix-Dieu en lisant la lettre anonyme signée X. Y. Z. et que Sarriol seul pouvait avoir écrite.

Cette lettre, on s'en souvient peut-être, disait : *"Un de vos anciens amis, qui n'a pas eu comme vous le talent ou le bonheur d'arriver à une belle situation, prend la liberté de s'adresser à votre générosité avec une confiance d'autant plus grande qu'il se trouve par hasard connaître à fond vos petites affaires."*

Le dernier membre de phrase, que nous venons de souligner deux fois, donnait le frisson à Croix-Dieu.

De quelles affaires parlait Sarriol ? Que savait-il ? Le hasard, la fatalité, lui avaient-ils appris le véritable nom de l'assassin du baron Worms ?

Ce n'était pas probable, puisque sa lettre ne faisait aucune allusion à *Frédéric Muller* ; mais peut-être gardait-il ce terrible secret pour frapper un dernier coup.

Dans tous les cas, et quand même il n'aurait connu qu'un passé déjà lointain, il n'en restait pas moins effroyablement dangereux.

Une dénonciation émanée de lui, quelle qu'elle fût, suffirait pour donner l'éveil à la police, et Croix-Dieu ne pouvait envisager de sang-froid la perspective de voir le parquet s'occuper de ses affaires. Il avait, pour cela, de trop bonnes raisons !

— Quel parti prendre ? se demanda-t-il après avoir ramassé et relu, à dix reprises, la lettre anonyme échappée de ses mains tremblantes. Quitter Paris, c'est la ruine... et d'ailleurs, fuir devant le péril sans avoir combattu, c'est lâche ! Je lutterai, s'il faut lutter... il me restera toujours la ressource, quand je me verrai tout à fait perdu, de me sauter la cervelle... J'ai jusqu'à demain pour agir... la nuit porte conseil... Nous verrons.

Croix-Dieu sortit, la tête en feu.

Il avait besoin de grand air et de mouvement pour calmer l'exaspération de ses nerfs ; il marcha pendant deux heures dans Paris, allant devant lui, rapidement et au hasard. Vers minuit, il se trouvait sur la place de la Bastille, sans savoir comment il y était venu.

Il se souvint alors de son intention d'aller prendre des nouvelles d'André de San-Rémo, et, montant dans un fiacre, il se fit conduire rue de Boulogne, avec la ferme conviction d'apprendre en arrivant que le jeune homme avait cessé de vivre.

Cette croyance ne se réalisa point.

Au moment où il franchissait le seuil de la chambre que nous connaissons et qu'éclairaient à peine les clartés pâles d'une veilleuse enfermée sous un globe d'albâtre, le médecin venait de se retirer dans une autre pièce afin d'y prendre un peu de repos, et Georges Tréjan, à demi couché sur une chaise longue, se trouvait seul auprès du lit.

En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna, mit vivement un doigt sur ses lèvres, quitta son siège et fit quelques pas à la rencontre du visiteur.

— Eh bien ? demanda Croix-Dieu à voix basse, après avoir serré la main de l'artiste. Vous n'avez rien de funeste à m'apprendre, j'espère ?

— Non, grâce au ciel...

— Ainsi, notre pauvre ami ?

— Je n'ose dire qu'il y a du mieux, mais enfin son état n'a point empiré, au contraire.

— Des détails... vite des détails...

— Si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous auriez vu le médecin... Il est là, dans la chambre voisine, prêt à revenir au premier appel. Il refuse de me donner la moindre espérance, mais il m'a paru moins inquiet... je ne veux pas... je ne veux pas croire que la sentence prononcée soit irrévocable ! Vous ne sauriez vous faire une idée de ma sympathie, de mon affection pour ce jeune homme que je connais à peine il y a quelques jours ! S'il meurt, je pleurerai sur lui de vraies larmes ! J'aurai le cœur brisé... Mais il ne mourra point ! Nous le sauverons à force de soins... Il dort d'un tranquille sommeil et son apparence n'est pas la même qu'au moment de votre départ... Venez près du lit... vous jugerez...

Croix-Dieu s'approcha et se convainquit, du premier coup d'œil, que Georges ne se faisait pas illusion.

L'effrayante raieur que nous avons vue succéder à une convulsion presque tétanique avait disparu complètement.

Le visage pâle d'André reposait sur l'oreiller avec une sorte de quiétude.

Une respiration égale soulevait la poitrine à intervalles réguliers.

Une large tache de sang, sur la toile fine et blanche des draps, rappelait seule la tragédie du bois de Vincennes et le coup d'épée de Grisolle.

Sans cette tache, on aurait pu croire qu'on assistait au sommeil réparateur d'un convalescent.

— Eh bien ? demanda Georges à son tour, après un instant de silence.

— Vous aviez raison, répondit Croix-Dieu, et comme vous je trouve l'état de notre cher blessé beaucoup plus rassurant... Par malheur, nous ne sommes médecins ni l'un ni l'autre, et des symptômes mal compris peuvent nous abuser tous les deux.

— Cependant, ce calme profond ?

— Paraît d'heureux augure... oui certes... mais durera-t-il ?

Au même instant, et comme pour servir de commentaire aux dernières paroles du baron, l'attitude d'André changea.

Il ne se réveilla point, mais il fit un mouvement brusque. Une teinte d'un rose pâle d'abord, puis plus vif, revint à ses joues ; sa physionomie mobile exprima l'exaltation ou plutôt l'adoration ; ses lèvres s'entr'ouvrirent et il murmura, d'une voix faible comme un souffle et cependant distincte :

— C'est elle... Oui, c'est vous, madame... Oh ! je vous reconnais... c'est vous ! Levez ce voile, je vous en supplie... découvrez une dernière fois votre divin visage à mes yeux qui, pour

toujours, seront fermés demain... On ne refuse rien aux mourants, vous le savez, et je vais mourir... Vivre à vos pieds ou mourir pour vous, madame c'était ma destinée. N'ayant pu vivre en vous aimant, je vais mourir pour vous avoir aimée. C'est du bonheur encore... Si vous saviez comme je vous aimais ! Si vous saviez comme je vous aime !... Si vous saviez.

La voix d'André devint de plus en plus faible.

Ses lèvres s'agitaient encore ; on n'entendait plus les paroles qu'elles prononçaient. Sa tête, un instant soulevée, retomba doucement sur l'oreiller. Une joie surhumaine rayonnait sur son visage. La charmante apparition, visitant son délire, avait sans doute soulevé son voile.

— De qui parle-t-il ? demanda Georges au baron.

— D'une femme qu'il aime et qu'il croit voir...

— Quelle est cette femme ?

— Je l'ignore comme vous.

Georges se hâta d'aller réveiller le médecin dans la chambre voisine.

— Qu'espérez-vous, docteur ? demanda Croix-Dieu.

— Rien encore, mais, si l'accès de fièvre qui commence n'emporte pas notre blessé, je ne désespérerai plus, et la guérison deviendra, sinon probable, du moins possible.

## XI

Croix-Dieu pensa :

— Il y a quelques heures à peine, la science condamnait André ; si la nature l'a sauvé, je reprendrai courage, moi aussi, et la confiance qui donne la force me reviendra pour la lutte.

Puis, se tournant vers Tréjan, il murmura à son oreille :

— Je ne vous laisserai pas seul auprès de notre ami... Je veux le veiller avec vous.

Georges serra la main du baron et répliquant :

— Vous aussi, vous l'aimez bien... et depuis plus longtemps que moi...

L'artiste se rendit sans retard chez son cousin, et fut introduit dans le splendide cabinet de travail où l'attendait M. de Grandlieu.

Armand de Grandlieu franchit le seuil, de la chambre de sa femme, s'approcha du lit, et, pâlisant un peu, effleura de ses lèvres les cheveux épars sur le front virginal qui s'offrait à lui.

— Chère enfant, dit-il notre cousin Tréjan, qu'hier au soir j'avais laissé veillant avec sollicitude le marquis de San-Rémo, est venu tout à l'heure et me quitte à l'instant...

L'artiste, en rentrant dans la chambre du blessé après sa courte visite à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, annonça au baron qu'avant une heure le vicomte arriverait.

Croix-Dieu avait un tact trop fin pour ne point se rendre compte de la répulsion tout instinctive qu'il inspirait à M. de Grandlieu.

En conséquence, et très-logiquement, loin de rechercher sa présence, il l'évitait.

Il ne lui restait en outre que juste le temps nécessaire pour prendre un parti relatif à la lettre anonyme reçue la veille, et dont l'auteur, il en était sûr, ne pouvait être que Sarriol.

Donc il quitta la rue de Boulogne, où toutes choses restaient en l'état, il retourna chez lui, il relut une dernière fois la menaçante épître, puis, plongeant sa tête brûlante entre ses mains crispées, il réfléchit profondément.

Le résultat de ses réflexions peut se résumer en un bien petit nombre de lignes.

— Refuser c'est impossible ! se disait-il. Qu'importent quelques billets de banque de plus ou de moins, quand on est engagé comme moi dans une partie complexe dont le gain final peut mettre en mes mains des millions ?... Ce qui rend la situation déplorable, c'est que Sarriol, encouragé par le succès de ce premier *chantage*, ne s'arrêtera pas là ! Ses exigences, renouvelées sans cesse et grossissant toujours, seront évidemment sans limite !... il ne me laissera ni paix ni trêve !

Comment conjurer le péril ? Il n'est qu'un seul moyen, celui-ci : faire de l'ennemi d'aujourd'hui l'allié de demain... Le compromettre adroitement, le dominer comme autrefois ! Il restera toujours dangereux, je le sais bien, mais j'égaliserai les chances, et, s'il me tient, je le tiendrai ! Le gremlin s'y prêtera-t-il ? La question est là !... Les souvenirs de la *butte du Bel-Air* et du *Panier fleuri* doivent le mettre en défiance... Il est invulnérable et je suis à sa merci s'il reste dans son ombre... Parviendrai-je à l'en faire sortir ? Le diable le sait... Quoi qu'il advienne, j'essayerai, et dans tous les cas je suis sûr ainsi de gagner au moins du temps... On ne tue pas la poule aux œufs d'or !

Croix-Dieu, ayant pris un parti, se mit à son bureau et écrivit rapidement, en ayant soin de modifier son écriture d'une façon complète afin qu'on ne pût faire de sa lettre une arme contre lui. Voici cette lettre :

« Ou je me trompe fort, ou mon correspondant anonyme est en effet un ancien ami, envers lequel j'ai eu des torts graves que je me suis reprochés bien souvent.

« La preuve sans réplique de la sincérité de mes regrets est la promptitude avec laquelle je fais l'envoi demandé, quoique la connaissance de mes affaires ne puisse amener pour moi aucun résultat fâcheux. Je devais à la société. J'ai payé ma dette. Le passé n'existe plus ; l'éponge légale a passé sur lui. Je suis aujourd'hui bien réellement ce que je parais être, et ma cuirasse n'a pas un défaut par où on puisse m'atteindre.

« Peut-être aurai-je bientôt l'occasion d'être utile à X. Y. Z. beaucoup plus sérieusement qu'aujourd'hui. Je le prie donc, non de ce faire connaître à moi, s'il juge convenable de conserver, quant à présent, l'incognito, mais de m'indiquer un moyen quelconque de correspondre avec lui.

« X. Y. Z. ne peut et ne doit craindre aucun piège. On ne prend pas deux fois un fin renard à la même amorce. Mon correspondant connaît trop bien mon intelligence pour supposer que je l'ignore. »

Croix-Dieu glissa sous enveloppe sa courte épître en même temps que dix billets de mille francs, traça sur l'enveloppe ces mots :

PARIS.

Poste restante.

X. Y. Z.

Puis il cacheta avec un cachet de fantaisie, et il alla lui-même jeter sa lettre au grand bureau de la rue Saint-Lazare.

## XII

Deux jours s'écoulèrent.

Croix-Dieu, très-désappointé, très-inquiet, ne recevait aucune réponse de X. Y. Z. et le silence de son correspondant anonyme, équivalant au refus formel de se mettre personnellement en rapport avec lui, semblait rempli de menaces.

Mais il ne pouvait rien, qu'attendre.

Rue de Boulogne, les choses allaient sinon bien, du moins mieux.

André de San-Rémo se soutenait. Aucun des accidents intérieurs redoutés par le médecin ne s'était produit. On ne pouvait dire que le jeune homme fut hors de danger, mais le danger n'avait rien d'immédiat, et nous pouvons ajouter : rien de probable.

Les accès de fièvre se suivaient à intervalles réguliers, accompagnés de délire, et ce délire se manifestait toujours de la même manière.

André croyait voir une femme, Germaine, au chevet de son lit. Il lui parlait avec une ardente exaltation et la suppliait de lever son voile. Elle cédait. Il s'efforçait alors de se soulever pour saisir les mains de la vision enchanteresse, pour l'attirer à lui, pour la presser contre son cœur, et il retombait sur son lit, ivre de joie et brisé de fatigue.

Quand à ces crises succédait un calme relatif, il s'étonnait

et s'irritait de ne plus voir autour de lui que des hommes, car, abusé par les souvenirs de la fièvre, étrangement nets dans son cerveau, il continuait, même après l'accès, à prendre ses hallucinations pour des réalités.

Un tremblement nerveux, incompréhensible pour le médecin, s'empara de lui quand le vicomte Armand venait le visiter ; c'est qu'il frissonnait à la pensée que Germaine pouvait apparaître tout à coup et se trouver en présence de son mari.

Le matin du troisième jour, M. de Grandlieu reçut une dépêche du régisseur de ses propriétés de Touraine.

Cette dépêche lui annonçait que depuis le milieu de la nuit précédente un incendie, qu'on croyait allumé par la malveillance, dévorait les bâtiments d'exploitation d'une de ses plus vastes fermes et les récoltes entassées dans leurs greniers.

Le chiffre des pertes serait énorme.

La justice et les représentants des compagnies d'assurances s'étaient à l'instant transportés sur le lieu du sinistre.

La présence immédiate du maître paraissait indispensable. On le suppliait de venir.

Armand, bien qu'il lui en coûtât beaucoup de se séparer de Germaine, ne fût-ce que pour un temps très-court, ne pouvait hésiter.

Il consulta l'indicateur, télégraphia l'ordre de lui envoyer une voiture à la gare la plus proche du château de Grandlieu, alla rue de Boulogne prendre des nouvelles d'André, revint à l'hôtel, embrassa sa femme sur le front, et partit par le train express de 10 heures 45 minutes du matin, en affirmant que son absence ne se prolongerait pas au delà de quarante-huit heures.

Germaine se trouva donc pour la première fois seule à Paris, et absolument isolée dans cet immense hôtel dont elle était la jeune reine.

Cet isolement lui parut plus difficile à supporter qu'elle ne l'aurait cru d'abord.

Elle éprouvait une profonde et filiale affection pour M. de Grandlieu qu'elle n'avait jamais quitté depuis son enfance, et le mariage (pour des motifs que nous ne tarderons point à connaître) n'avait aucunement modifié les caractères de cette tendresse.

La présence continuelle de ce galant homme, si charmant et si jeune encore malgré son âge et ses cheveux blancs, et qui mettait toute sa joie, tout son bonheur à deviner, à prévenir les moindres désirs de sa femme, après avoir deviné et prévenu ceux de sa pupille, était devenue pour elle une habitude et un besoin.

Elle trouva les heures longues et vides.

Ses yeux se fixèrent en vain sur les pages d'un livre commencée. Sa pensée distraite s'envolait ailleurs.

Elle ferma le volume et se mit au piano. Les touches d'ivoire résonnant sous ses doigts n'évoquèrent que de sombres accords et de plaintives mélodies.

Un grand jardin planté d'arbres séculaires s'étendait derrière l'hôtel et rejoignait les Champs-Élysées dont une grille le séparait.

Germaine descendit les marches du perron conduisant à ce jardin et foula d'un pas lent le sable de l'allée qui contournait la pelouse toujours verte, semé de massifs d'arbustes à feuillages persistants ; mais la neige à peine fondue rendait le sable humide ; des gouttes d'eau ruisselaient sur les écorces brunes des arbres dépouillés ; un dôme grisâtre de brouillard enveloppait d'une atmosphère mélancolique la nature endormie ; de l'autre côté de la grille, de rares voitures foulaient avec un bruit sourd le macadam boueux des Champs-Élysées.

Tout cela était lugubre.

Germaine entra, et se laissant tomber dans une chauffeuse, au coin du feu de sa chambre à coucher, elle se sentit envahie et comme oppressée par une invincible tristesse.

Au milieu de cette tristesse, l'image d'André de San-Rémo, tout à coup, lui apparut. Elle le vit pâle, inanimé ; un frisson courut sur sa chair : elle se figura qu'elle allait mourir.

Pourquoi la conviction de cette mort prochaine et inévitable

s'empara-t-elle de son esprit avec une si grande persistance que malgré ses efforts, elle ne put l'en chasser ? Comment résoudre cette question ? Les phénomènes psychologiques sont bien souvent inexplicables. Toujours est-il que l'idée funeste grandit, prit une insupportable acuité, et bientôt obséda Germaine au point de lui donner la fièvre et de faire couler une à une, sur ses joues, des larmes brûlantes.

Elle eut beau se répéter que chaque jour M. de Grandlieu apportait des nouvelles rassurantes. Elle se répondit qu'on la trompait certainement pour ne point l'alarmer ; et d'ailleurs ce qui était vrai la veille pouvait ne plus l'être le lendemain. La mort à ses caprices ! Combien de fois n'a-t-on pas vu succomber brusquement un blessé qu'on croyait guéri ? Sans compter que le médecin, quoique laissant une place à l'espérance, n'avait jamais affirmé qu'André fût hors de tout péril.

Pendant des heures, les sombres fantômes évoqués par l'imagination de Germaine tourbillonnèrent dans sa tête, amenant à leur suite une sorte de délire.

Quand arriva la nuit, la jeune femme, sous l'empire de son idée fixe, était momentanément mais véritablement un peu folle.

On vint lui annoncer que le dîner était servi.

Elle passa dans la salle à manger et fit sur elle-même un héroïque effort. Il fallait à tout prix paraître calme. Un maître d'hôtel allait et venait autour d'elle. Deux valets se tenaient derrière sa chaise. A coup sûr tous les trois l'observaient curieusement, et, si elle ne parvenait point à cacher son émotion, ils la commenteraient sans doute.

Elle ne réussit qu'à moitié. Son trouble était trop grand pour n'être point visible, et ses gens s'étonnèrent que l'absence d'un vieux mari agitât si fort une jeune femme.

Germaine fit semblant de manger. Elle effleura du bout des lèvres deux ou trois mets placés devant elle ; elle but quelques gouttes d'eau rouge, puis, lasse d'une contrainte dont la prolongation l'énervait, elle quitta la table, rentra dans sa chambre et, cachant son visage dans ses mains, se mit à sangloter.

Ces larmes abondantes la soulagèrent pour un instant ; ses nerfs crispés se détendirent un peu ; mais l'idée fixe ne perdit rien de ses forces ; la conviction qu'en ce moment André agonisait devint pour la pauvre enfant une certitude absolue, et alors un désir ardent, insensé, irrésistible, s'empara d'elle et ne la quitta plus...

Elle voulait voir une dernière fois le mourant.

Que se passait-il donc dans cette âme pleine de trouble ou plutôt dans ce cœur affolé ?

Nos lecteurs ont déjà compris ce que Germaine ne comprenait pas.

Elle aimait, elle aimait éperdument, et telle était sa candeur divine qu'elle ne songeait point à lutter contre la dévorante passion qui s'imposait à elle et dont elle ne soupçonnait pas la nature véritable.

Nous avons vu Germaine agenouillée presser sur ses lèvres l'humble crucifix qu'avaient touché jadis les lèvres de sa mère expirante. Nous l'avons entendu s'écrier dans l'élan de sa foi naïve :

— Dieu puissant, Dieu bon, Dieu juste, sauvez de la mort l'enfant généreux qui s'est levé pour la défense d'un vieillard ! Ce qu'aurait fait un fils pour son père, il l'a fait pour l'homme admirable dont je suis la fille ! Laissez-le vivre, mon Dieu... il est mon frère et je l'aime !...

N'y pouvant plus tenir, elle partit pour aller voir André...

Madame de Grandlieu savait par son mari l'adresse de M. de San-Rémo. Elle indiqua la rue et le numéro. Le vieux coupé s'ébranla avec ce bruit de ferrailles et ces craquements significatifs qui sont la plainte suprême des voitures agonisantes.

Un quart d'heure après le véhicule s'arrêtait, rue de Boulogne, en face du petit hôtel où plus d'une fois nous avons conduit nos lecteurs.

Germaine descendit et sonna.

Georges Tréjan avait passé la nuit précédente tout entière auprès d'André ; il venait de partir, érasé de fatigue, laissant le baron veiller à sa place jusqu'au matin.

Le blessé dormait.

Croix-Dieu, installé au coin du feu à côté d'une petite table qui supportait une lampe à large abat-jour, parcourait les journaux du soir.

Le valet de chambre de San-Rémo entra, s'approcha du lecteur et lui dit à voix basse :

—Monsieur le baron...

—Qu'y a-t-il ?

— Il y a, dans le petit salon, une dame qui veut absolument voir mon maître.

—Une dame ! répéta Croix-Dieu. Qu'est-ce que c'est que cette dame ?

—Je l'ignore, monsieur le baron... c'est la première fois qu'elle vient ici, certainement.

—Est-elle jeune ?

—On ne peut pas savoir... elle a sur la figure un voile très-épais qui la cache. Cependant elle paraît jeune. Elle est bien mise, mais aussi trempée que si elle sortait de la rivière. Elle semble très-agitée... sa voix tremble... on dirait une femme honnête, une femme du monde.

Le baron fit un soubresaut.

—Une femme honnête, une femme du monde, murmura-t-il, si c'était ? Est-ce possible ? Tout est possible. Ce serait trop beau ! Ah ! si c'est elle, malgré son voile je la reconnaitrai.

—Que dois-je faire ? demanda le valet de chambre.

—Je vais parler moi-même à cette dame. Elle est dans le petit salon, dites-vous ?

—Oui, monsieur le baron.

—Il y a de la lumière ?

—Oui, monsieur le baron.

Croix-Dieu sortit, après avoir jeté un coup-d'œil sur le lit où André dormait, et se dirigea vers la pièce désignée par le domestique.

Germaine, debout et dans un état de surexcitation morale plus facile à comprendre qu'à décrire, attendait.

Elle tressaillit en voyant entrer le baron. Un étranger allait-il donc se trouver dans la confidence de la folle démarche qu'elle accomplissait ?

Elle se tranquillisa cependant un peu en s'assurant, à travers son voile, qu'elle ne connaissait point le nouveau venu, et elle en conclut, d'une façon médiocrement logique, que lui non plus ne devait pas la connaître.

Un seul regard suffit à Croix-Dieu pour analyser les lignes de cette tournure élégante et patricienne, gracieuse et hautaine à la fois.

—Oui, pensa-t-il. C'est bien elle.

Il salua respectueusement et dit tout haut :

—C'est vous, madame, qui désirez voir mon ami André de San-Rémo ?

—Germaine fit un signe affirmatif.

—Sans doute vous savez, madame, que M. de San-Rémo a été blessé... blessé grièvement... dangereusement ? poursuivit le baron.

—Eh ! monsieur, sans cela serais-je ici ? murmura la jeune femme. Il est bien malade, n'est-ce pas ?... il se meurt ?

—Non, madame, grâce au ciel ! Son état, dans le principe, a paru désespéré, mais un mieux sensible est survenu depuis lors, et, si nos inquiétudes existent toujours, elles sont du moins bien diminuées.

—Est-ce la vérité, cela, monsieur ?... Ne me trompez-vous point ?...

—Non, sur l'honneur, madame, et vous pourrez dans un instant vous en assurer par vous-même... je vais avoir l'honneur de vous conduire auprès du lit où M. de San-Rémo dort d'un calme sommeil... .

—Oh ! oui, monsieur, conduisez-moi... Je ne doute pas de votre parole, mais mon âme est si pleine d'angoisses que je ne serai rassurée tout à fait que lorsque j'aurai vu... .

Croix-Dieu offrit son bras à Germaine et sentit un frisson presque convulsif secouer la petite main qui s'appuyait sur ce bras.

—Madame, dit-il en l'arrêtant, vous avez la fièvre... vous tremblez... .

—Je ne sais... C'est impossible... .

—Vos vêtements sont humides... .

—Oui... je ne pouvais trouver de voiture... il pleuvait... j'ai marché longtemps... Mais ce n'est rien... Ne perdons pas d'instants, monsieur... l'heure me presse... Je veux voir, et, quand j'aurai vu, j'ai hâte de quitter cette maison... .

—Venez donc... .

### XIII

Le baron introduisit Germaine dans la chambre à coucher.

—Voilà notre blessé... dit-il en étendant la main vers le lit.

Puis, reculant de quelques pas avec l'apparence d'une respectueuse discrétion, il salua de nouveau et sortit, mais sa discrétion n'était que feinte, il voulait entendre et voir, et, s'engageant rapidement dans un couloir qui conduisait au cabinet de toilette, il se mit aux aguets derrière une porte mal close, voisine du chevet d'André.

Germaine, se trouvant seule avec M. de San-Rémo, resta pendant quelques secondes sans mouvement, comme étonnée de son imprudence, comme effrayée de son audace.

Ensuite, traversant la chambre d'un pas rapide assourdi par l'épaisseur du tapis, elle ne s'arrêta qu'aupres de la couche où reposait celui qu'en l'innocence de son cœur elle appelait son frère.

Elle regarda longuement ce fier et charmant visage, à qui l'amaigrissement et la pâleur résultant de la souffrance et de la perte de sang donnaient une expression touchante.

On ne pouvait s'y tromper, et Germaine ne s'y trompa point, la mort venait d'effleurer ce front pensif, mais elle avait repris son vol sans avoir achevé l'œuvre commencée, et maintenant elle ne reviendrait plus.

Donc la jeune femme avait été dupe de menteuses hallucinations et de pressentiments insensés.

Elle sentait s'évanouir le poids qui depuis tant d'heures pesait sur elle et l'étouffait.

André ne mourrait point ! Elle n'en doutait plus, il ne lui restait désormais qu'à remercier Dieu et à s'éloigner... .

Elle voulait partir, mais une attraction plus forte que sa volonté la retenait dans cette chambre. Ses pieds étaient cloués au tapis. Une langueur l'enveloppait. Sa pensée flottait confuse... Le monde et la vie, le passé et l'avenir disparaissaient au milieu d'une sorte de brume qu'elle ne cherchait point à percer... l'univers en ce moment se résumait pour elle dans la face immobile de ce jeune homme endormi.

Combien de temps se serait prolongée cette contemplation extatique ?

Nous ne saurions le dire, mais tout à coup Germaine fit un mouvement brusque et, ne se souvenant plus que la dentelle épaisse de son voile la protégeait contre les regards, elle porta les deux mains à son visage pour le cacher.

André venait d'ouvrir les yeux.

En voyant une forme féminine debout en face de lui, le cri de stupeur auquel s'attendait madame de Grandlieu ne s'échappa point de ses lèvres.

C'est qu'il n'éprouvait, en effet, aucun étonnement.

Depuis trois jours, nous le savons déjà, il prenait pour des réalités les visions évoquées par la fièvre. La réalité continuait le rêve en se substituant à lui. Il trouvait cela tout simple.

—Ah ! murmura-t-il c'est vous madame... je vous attendais... oui, c'est vous, l'ange bienfaisant, vous la fée protectrice à qui je dois la vie, car j'allais mourir vous le savez bien, et vous m'avez sauvé par votre présence... .

Le cœur de Germaine se serra.

—A qui croit-il parler ? se demanda-t-elle. Cette femme,

cette inconnue qu'il aime et qu'il appelait dans son délire, elle est venue... elle reviendra... il l'attend... il me prend pour elle.

Et l'instinctive jalousie, la jalousie qui s'ignore elle-même, fit tressaillir et palpiter douloureusement la pauvre enfant sous l'acre venin de ses morsures.

—Toujours ce voile ! Pourquoi ce voile ? reprit André avec feu. Pourquoi dérober à mes yeux ce doux visage que j'adore ? Pourquoi me disputer un bonheur si court et si cher ? Vos traits sont gravés là ! ne me les cachez plus... je les connais si bien !...

—Non ! fit impétueusement madame de Grandlieu, inconsciente en quelque sorte des paroles qu'elle prononçait, non, vous ne les connaissez pas ! Non, vous ne savez pas qui je suis ! André sourit.

—Est-ce vous qui me parlez ainsi ? demanda-t-il avec une expression à la fois triste et passionnée. Si c'est un jeu, c'est un jeu cruel ! un jeu qui m'afflige et me blesse !... Vous pouvez épaissir les voiles entre mes regards et vos yeux... A quoi bon ?... Mon cœur vous devine malgré tout !... Je ne sais qui vous êtes, avez-vous dit !... Vous vous trompez, madame, vous êtes la femme que j'aime...

—Non ! répéta la vicomtesse... Cent fois non ! Ce n'est pas moi qui me trompe... c'est vous...

—Vous êtes Germaine... poursuivit André, Germaine à qui j'ai donné tout mon cœur et ma vie entière, et vous n'avez qu'à les refuser pour me rendre à la mort.

Et le jeune homme, se soulevant par un mouvement rapide au risque de rouvrir l'effrayante blessure dont la cicatrisation commençait à peine, saisit les deux mains de la visiteuse et les pressa contre ses lèvres brûlantes avec une ardeur fébrile.

Germaine poussa une sourde exclamation d'étonnement, d'effroi, de pudeur surprise ; elle dégagea ses mains, recula tout effarée et s'enfuit, sans écouter et sans entendre André qui murmurait :

—Qu'ai-je fait ? Vous ai-je offensée ? Est-ce ma faute si je vous adore ? M'avez-vous défendu de vous le dire ? Restez, au nom du ciel, madame... restez, et pardonnez-moi...

L'intention parfaitement arrêtée de M. de Croix-Dieu était de se retrouver comme par hasard dans le petit salon, au moment où madame de Grandlieu quitterait le blessé, et de lui offrir son bras pour la reconduire à la voiture qui l'avait amenée.

Mais Germaine s'élança si brusquement dehors qu'il lui fut impossible de donner suite à son projet.

Il se contenta donc de rentrer dans la chambre d'André.

—Mon ami, s'écria ce dernier, dont la surexcitation atteignait son paroxysme, vous venez d'entendre une porte se refermer, n'est-ce pas ?

—Oui... je le crois, du moins...

—Vous avez vu quelqu'un sortir ?

—Quelqu'un ?

—C'était elle...

—Elle ? qui donc ? demanda Croix-Dieu en jouant la surprise.

—Elle ! ma bien-aimée Germaine ! Me direz-vous encore que je rêve ou que je suis en délire quand je crois que cet ange daigne me visiter ? Touchez mes mains, baron, ai-je la fièvre ? Non je suis calme, vous le voyez bien. Elle était là. Je lui ai parlé. Cette porte dont vous avez entendu le bruit se refermait derrière elle... Mais pourquoi donc, aujourd'hui, a-t-elle refusé de lever son voile ? Pourquoi paraissait-elle irritée ? Pourquoi s'est-elle enfuie ? Comprenez-vous cela ? Pouvez-vous me l'expliquer ?...

—Peut-être... Mais d'abord, entre elle et vous, que s'est-il passé ? Pour vous répondre, j'ai besoin de savoir.

André raconta la courte scène dont son auditeur, caché dans le cabinet de toilette, n'avait perdu aucun détail.

—Comprenez-vous, maintenant ? répéta-t-il quand il eut achevé.

—Très-bien, et je me crois en mesure de vous prouver que ce qui vous étonne est la chose du monde la plus simple...

—Comment ? expliquez-vous !

—Madame de Grandlieu, qui, sans le savoir, vous aime autant que vous l'aimez, est venue, je vous l'accorde...

—Elle vient chaque jour...

—Là commence votre erreur... Germaine a franchi ce soir pour la première fois le seuil de votre hôtel.

—Non, vous dis-je, cent fois non ! interrompit André... j'en suis bien sûr... je l'ai déjà vue !

—Dans les accès de votre délire, où vous preniez pour elle une image vaine, créée par la fièvre...

—Est-ce possible ?

—Je vous donne ma parole d'honneur que c'est absolument vrai ! Doubter encore serait me faire injure...

—Et, aujourd'hui ?

—Aujourd'hui vous ne rêviez plus... Aujourd'hui Germaine, profitant d'une absence de son mari, est venue véritablement, et vous, convaincu de la réalité des précédentes entrevues, au lieu d'ouvrir le roman à la première page, vous avez entrepris de donner une suite aux chapitres déjà parcourus par votre imagination enfiévrée. Vous avez voulu parler à Germaine, vivante et tremblante, le langage que son fantôme écoutait en souriant... C'était aller trop vite !... De là sa colère et sa fuite ! Est-ce clair ? et, je vous le dis à mon tour : Maintenant, comprenez-vous ?

Audré joignit les mains avec accablement,

—Mon Dieu, murmura-t-il, qu'ai-je fait ?

—Une bien involontaire imprudence.

—Involontaire, oui, certes ! Mais peut-être irréparable.

—Irréparable ? Pourquoi ?

—J'ai offensé Germaine... Germaine à qui je ne voudrais parler qu'à genoux... Pourra-t-elle me pardonner ?

—Elle vous pardonnera ; on pardonne toujours quand on aime...

—Elle m'aime, alors ? Vous le croyez donc ?

—Oui, certes ! et comment en douter ? Sa démarche de ce soir n'est-elle pas la preuve irrécusable de sa tendresse ?

—Cette démarche, la pitié seule peut l'avoir inspirée...

—La pitié d'une charmante femme pour un beau jeune homme blessé c'est encore de l'amour.

—Ah ! si je pouvais vous croire...

—Croyez-moi quand j'affirme ! vous êtes adoré... vous serez heureux... que vous faut-il de plus ? L'essentiel est d'être sur pied ; or, le remède souverain c'est le repos de l'esprit et du corps ! Endormez-vous donc, cher enfant, endormez-vous d'un sommeil sans rêves, en vous disant que cette nuit Germaine va rêver de vous. Guérissez-vous pour elle.

—Je suis trop agité, murmura le jeune homme ; comment dormir ?

—Voici votre potion, buvez.

André but docilement et cinq minutes après, à la grande joie du baron de Croix-Dieu, il s'endormait le sourire aux lèvres.

Germaine, en s'échappant de la chambre du blessé, avait la tête absolument perdue.

Le hasard seul lui permit de retrouver son chemin à travers les trois ou quatre pièces qui la séparaient du vestibule de l'hôtel.

Elle traversa rapidement la cour, sortit, sans savoir par qui la porte lui était ouverte, et disparu.

En arrivant chez elle elle suivit l'allée sinieuse où ses petits pieds s'enfonçaient dans le sable détrempe.

Pas une lumière ne brillait derrière les fenêtres de la sombre et magnifique façade de l'hôtel.

—Avant une minute je serai près de mon feu, dans ma chambre bien chaude, pensait madame de Grandlieu, et l'imprudence sans nom que je viens de commettre n'aura point laissé de traces.

Hélas ! en croyant close la série des incidents de cette soirée funeste, la pauvre enfant se trompait cruellement.

Une déception effrayante l'attendait.

La porte par laquelle elle s'était glissée au dehors résista sous sa main quand elle essaya de l'ouvrir.

Un domestique, faisant dans l'hôtel sa ronde habituelle avant de se coucher, avait trouvé cette porte entr'ouverte et l'avait fermée soigneusement !

Germaine frissonna de la tête aux pieds. L'horreur de sa position lui apparut.

Qu'allait-elle devenir pendant les longues heures de la nuit ?

La rapidité de sa marche, ses préoccupations, son anxiété, ne lui avaient pas permis, jusqu'à ce moment, de s'apercevoir du froid humide qui l'envahissait.

Maintenant qu'à l'action impétueuse succédait l'immobilité, elle sentait l'eau dont ses vêtements étaient imbibés arriver jusqu'à son corps et figer son sang dans ses veines.

Sans doute rien ne l'empêchait de quitter le jardin pour la seconde fois, de gagner le faubourg Saint-Honoré et de sonner à la grande porte de l'hôtel qui s'ouvrirait aussitôt devant elle, mais pas un instant elle n'admit la pensée d'avoir recours à un pareil moyen qui, mettant ses gens au fait de son étrange sortie nocturne, laisserait le champ libre à toutes les suppositions, à tous les commentaires.

Germaine d'ailleurs aurait mieux aimé mourir que de voir M. de Grandlieu instruit de la dangereuse folie qu'elle ne comprenait plus, qu'elle ne se pardonnait pas à elle-même.

Or, comment la lui cacher, cette folie, si ses valets ne l'ignoraient pas ?

Ordonnerait-elle à ses serviteurs de garder le secret ? achèterait-elle leur silence ?

Germaine avait l'âme trop haute pour songer seulement à ces humiliantes bassesses que tant de femmes sont forcées de subir.

Que faire ?

L'averse crépitait sur les ardoises des toits. Des masses d'eau s'engouffraient dans les gargouilles d'étain. Des rafales passaient, courbant dans leur vol les grands arbres sans feuilles. Il semblait à la jeune femme qu'elle se trouvait nue sous une douche de neige à demi fondue.

À l'extrémité du jardin, tout près de la grille, existait une petite construction pittoresque, en bois de grume et couverte en chaume.

Le rez-de-chaussée servait de resserre pour des ustensiles de jardinage. On accédait à l'unique pièce du premier étage par un escalier rustique extérieur. Armand de Grandlieu y venait parfois avec Germaine contempler, par les beaux soirs de printemps, le panorama mouvant et joyeux des Champs-Élysées.

Un canapé de bambou, des fauteuils pareils et une table ronde composaient l'ameublement de cette pièce dont la porte extérieure restait toujours ouverte.

Ce fut là que Madame de Grandlieu chercha un refuge ; là qu'elle passa la nuit, grelottant, presque folle de froid et de souffrance, les pieds engourdis dans ses bottines pleines d'eau, les mains raidies, les dents se heurtant à se briser.

Enfin le jour se leva terne et grisâtre.

Germaine vit les valets ouvrir les persiennes et aller et venir dans les appartements.

Elle attendit l'heure où toute la livrée se réunissait à l'office pour le premier déjeuner, et chancelant, se soutenait à peine elle descendit l'escalier rustique et se dirigea vers l'hôtel.

La porte n'était plus fermée.

La jeune femme put regagner son appartement sans rencontrer personne. Elle se déshabilla, avec beaucoup de peine, car ses vêtements humides se collaient à son corps. Elle fit un paquet de ce costume, si élégant la veille dans sa simplicité, et qui n'était plus qu'un amas de loques mouillés. Elle cacha ce paquet au fond d'un meuble dont elle enleva la clef. Elle tira les verrous poussés par elle avant son départ, puis, ces précautions prises, elle se mit au lit et s'évanouit.

Sa femme de chambre, en rentrant dans l'appartement vers neuf heures, la trouva sans connaissance.

Cette camériste, épouvantée, poussa les hauts cris, appela au secours, essaya, mais en vain, de ranimer sa jeune maîtresse, et finit par où elle aurait dû commencer, c'est-à-dire qu'elle envoya chercher le médecin du vicomte.

Le soir de ce même jour, quand arriva M. de Grandlieu, qu'on n'attendait que le lendemain, une fièvre effrayante, consumait Germaine, et le docteur craignait une fluxion de poitrine dont il ne s'expliquait point l'origine.

#### XIV

En rentrant le lendemain matin chez lui, rue Saint-Lazare, Philippe de Croix-Dieu trouva une lettre arrivée par la poste.

Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître l'écriture de l'adresse. C'était celle de la première épître anonyme ; il déchira l'enveloppe avec un empressement fébrile.

Voici ce qu'il lut :

" X. Y. Z. connaît trop bien, en effet, la haute intelligence de monsieur le baron pour admettre qu'il puisse avoir un seul instant la pensée de prendre deux fois de suite un fin renard à la même amorce.

" X. Y. Z. sait, en conséquence, qu'il n'a rien à craindre, mais la confiance ne se commande pas, et, malgré tout, il sera sur ses gardes.

" Si néanmoins monsieur le baron, mû par l'intention délicate et généreuse d'effacer le passé, désire correspondre avec X. Y. Z. dans l'intérêt de ce dernier, il peut lui écrire, sous double enveloppe et sous le couvert de *Mademoiselle Anata*, rue des Saussaies, No\*\*\*."

Croix-Dieu serra la lettre avec ... soupir d'allègement, en murmurant :

— Il a répondu... C'est tout ce que je voulais, et maintenant je suis presque tranquille...

Nous avons laissé notre naïf ami, Octave Gavard, s'absorbant avec passion dans cette importante labeur qui consistait à ajuster des rimes un peu boiteuses à des lignes irrégulières, sous prétexte de littérature, le tout en l'honneur de Dinah Bluet, la débutante des *Aspasies*.

Quand le jeune homme eut produit, à grand-peine, vingt-quatre de ces lignes qu'il prenait pour des vers, il se relut à haute voix, et ne fit aucune difficulté de s'avouer à lui-même qu'il était *organisé* et qu'il aurait pu, tout comme un autre sinon mieux qu'un autre, faire son chemin dans la carrière des lettres.

— Non, je suis étonnant, parole ! et je ne l'envoie pas dire ! s'écria-t-il en forme de conclusion.

Il recopia, de sa plus belle écriture, son élucubration lyrique qu'il eut soin de signer en toutes lettres ; il fit l'emplette d'un bouquet monstre, pareil à ceux dont jadis le prince Serge Aldéonoff accablait Fanny Lambert à Saint-Petersbourg, il se dirigea vers le théâtre, un commissionnaire, largement payé, reçut mission de porter fleurs et poésie dans la loge de Dinah Bluet et Octave lui-même, muni de deux autres bouquets de moins importante dimension qu'il se proposait de jeter à l'ingénue, prit possession d'une avant-scène de rez-de-chaussée, un grand quart-d'heure avant le lever du rideau, et là, délicieusement oppressée par cette vivifiante et saine émotion qui fait battre les cœurs de vingt ans et que jusqu'à ce jour il avait ignorée, il attendit.

La soirée fut un enchantement pour lui et passa comme l'éclair.

Aucun des orages de la veille ne se renouvela dans la salle.

Dinah Bluet, rassurée dès son entrée en scène par la physiologie bienveillante des spectateurs, déploya, mieux encore que la veille, les séductions de son jeune talent, souple, distingué, touchant, et reçut une véritable ovation.

Plusieurs bouquets, entièrement désintéressés, se joignirent aux bouquets amoureux d'Octave Gavard et tombèrent aux pieds de la débutante, très-joyeuse et presque confuse de son grand succès.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'aussitôt après le baisser

de la toile, à la fin du dernier acte, le gommeux quitta sa place et courut se mettre en faction, comme il l'avait fait déjà le soir précédent, auprès de la petite porte de sortie des comédiens.

— Si ELLE pouvait être seule, pensait-il. Quelle chance !... Je lui dirais *illico* que je suis l'auteur des vers. Ou je ne connais pas les femmes, ce qui me surprendrait beaucoup, ou bien ils ont dû produire sur elle un étonnant effet ! J'offre de parier vingt-cinq louis contre cinquante centimes qu'elle a passé le temps des entr'actes à les apprendre par cœur. Elle sera flattée certainement, la pauvre chérie, de faire la connaissance d'un homme aussi chic, ayant du cachet, et qui l'adore.

La chance rêvée par Octave, lui fit malheureusement défaut.

Quand Dinah Bluet parut, enveloppée dans son ample tartan, la tête encoqueluchonnée dans sa capeline de flanelle bleue, et portant toute une brassée de bouquets parmi lesquels le cocodès reconnut le plus volumineux des siens, sa tante, la longue et maigre vieille dont nous avons esquissé la silhouette, marchait sur ses talons.

Aborder la jeune fille était impossible sans s'exposer aux rebuffades de la duègne. Octave ne l'essaya même pas et se contenta de suivre les deux femmes à distance, jusqu'au moment où il les vit disparaître dans la haute et laide maison de la rue des Marais-Saint-Martin, dont la porte se referma derrière elles.

— Sapristi ! pensa le gommeux, ça ne peut pas durer comme ça !... il faut absolument que je trouve un moyen adroit de me ménager un tête-à-tête avec la petite ! Oui, quand je devrais composer, à moi tout seul, une pièce pour son théâtre, et lui donner le rôle le plus long. Ça ne doit pas être bien difficile à inventer, un joli mélodrame. Je suis sûr que j'aurais des idées épatantes et d'un galbe étonnant. Quand on fait des vers comme les miens, écrire en prose ce n'est rien du tout !

Nous savons déjà, par un mot d'Octave à Croix-Dieu, que le portier de la rue des Marais-Saint-Martin (*un pié-à-terre de l'ancien jeu*, selon le jeune homme) était accessible.

L'héritier des millions de f. u Gavard retourna le lendemain dialoguer avec ce fonctionnaire et n'eût aucune peine à le mettre absolument dans ses intérêts, en lui jetant le gâteau doré qu'il faut en croire la mythologie, apprivoisait Cerberus lui-même.

Il apprit que jamais, au grand jamais, Dinah Bluet ne sortait sans sa tante. La vieille femme l'accompagnait aux répétitions, revenait avec elle et la reconduisait le soir au théâtre, d'où nous avons vu qu'elle la ramenait.

Seulement, les répétitions étant terminées, il devenait vraisemblable que la jeune fille passerait au logis la plus grande partie de ses journées.

Il paraissait non moins probable que la tante, mademoiselle Mélanie Perdreau, négligerait de temps en temps ses fonctions de chien de garde, soit pour aller faire au dehors les emplettes indispensables au plus humble ménage, soit pour *tailler une bavette* avec quelque voisine.

Utiliser ces absences de plus ou moins longue durée était chose élémentaire, mais, pour en profiter, il fallait les connaître.

Il fut convenu qu'Octave passerait ses après-midi dans un petit estaminet de la rue des Marais, tout à fait dépourvu de clientèle élégante, et que le concierge accourrait le prévenir aussitôt que la tante de Dinah Bluet aurait tourné les talons.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels la duègne ne mit pas les pieds dehors.

Forcé de boire force demi-tasses de café à la chicorée, force petits vers d'imitation de chartreuse verte, et réduit à la lecture des journaux de l'établissement, Octave s'ennuyait au delà du possible, et croyait sentir des cheveux blancs pousser sur sa tête.

Le soir venu, il se consolait en s'installant dans l'avant-scène du rez-de-chaussée louée par lui pour toute la durée des représentations des *Aspasies*, et il frissonnait de joie quand, par hasard, le doux et pur regard de Dinah Bluet l'effleurait au passage.

— Elle me voit : se disait-il alors, et je suis sûr qu'elle devine que c'est moi qui ai fait les vers. . .

Le troisième jour, vers deux heures, le portier, tailleur de son état et *faisant le neuf et le vieux*, entra comme une trombe dans le petit café, s'approcha de la table où le gommeux mélancolique s'assimilait la prose indigeste des diverses feuilles politiques, prit le carafon de liqueur posé sur le marbre gluant, remplit un verre, le vida rubis sur l'ongle, (liberté grande dont Octave ne songea point à se formaliser) et dit enfin :

— Eh ! vite... vite, mon cher monsieur... La vieille vient de décamper, la jeune est seule... dépêchez-vous.

Octave jeta cent sous au portier et s'élança dehors.

— Vous savez, reprit le garçon en l'accompagnant, c'est au quatrième, la porte en face. Vous sonnerez. Mam'zelle Dinah vous ouvrira, et le reste vous regarde. Ne restez pas trop longtemps, crainte de surprise. Si la tante revient pendant que vous serez encore là, mon épouse la priera d'entrer dans la loge et la retiendra en lui potinant que, soi-disant, les locataires se plaignant, rapport au plomb du carré où ce qu'elle jette ses eaux ménagères avec épilures de légumes... C'est moi qui ai imaginé cette frime. Hein ?... elle est bien bonne ! Alors je grimperai quatre à quatre, je frapperai deux ou trois petits coups contre la porte... Vous comprendrez et vous filerez à l'étage au-dessus, jusqu'à ce que la demoiselle Mélanie Perdreau ait réintégré son domicile, comme dit le vieux homme de loi qui demeure au second... Est-ce compris ?

— Si c'est compris ! Ah ! je crois bien, et vous avez trouvé là un truc d'un galbe épatant !...

Ces dernières paroles s'échangeaient dans l'escalier raide et boueux, mal éclairé, mal odorant.

Le portier rentra dans sa loge, située au premier étage.— Octave continua son ascension.

Il escalada rapidement quelques marches encore, puis son pas impétueux se ralentit ; au moment d'atteindre la porte qui le séparait de Dinah Bluet le jeune homme s'arrêta, chancelant, presque livide, et tandis qu'une de ses mains cherchait un point d'appui sur la rampe de l'escalier, l'autre pressait fortement le côté gauche de sa poitrine.

Une défaillance inouïe s'emparait du gommeux. Il lui semblait que son cœur, en se gonflant, allait se briser.

Est-ce à dire que le fils unique de madame Blanche Gavard fut timide et que la pensée du tête-à-tête qu'il allait chercher l'inquiétait !

Timide ! comment aurait-il pu l'être ?

Son éducation déplorable, ses relations de tous les jours avec d'inévitables gamins de son âge, se donnant un vernis de cynisme par un air de dédain et d'impatience voulu, la fréquentation assidue des femmes galantes dont Reine Grandchamp était un échantillon réussi, tout fournissait à Octave les éléments d'un aplomb que rien, jusqu'à ce jour, n'avait déconcerté ; mais le pauvre gommeux, surmené par les excès, atteignait la dernière période de l'anémie, nous le savons, et nous savons aussi quel plan échafaudait le baron de Croix-Dieu sur sa décrépitude prématurée.

Une fièvre lente et continuelle brûlait le sang appauvri d'Octave. La poitrine et le cœur, sans être atteints de maladies spéciales et définies, prenaient leur part de la désorganisation générale.

Le vieillard de vingt ans manquait de la force indispensable pour supporter avec vaillance une émotion inaccoutumée.

Celle qu'en ce moment il subissait, presque à son insu, était trop puissante, trop écrasante, pour ce corps débile, pour ces nerfs mal équilibrés.

Aussi, nous l'avons vu, il étouffait.

Cependant, au bout de quelques secondes, la sensation douloureuse, poignante, mais toute physique, que nous venons de signaler, devint moins intense, puis par degrés elle disparut, ne laissant à sa place qu'une assez grande oppression.

— Elle est mauvaise !... se dit Octave ; non, là, vrai, j'ai bien cru que j'allais tomber en syncope comme une mauviette ! Le moment aurait été bigrement mal choisi, parole !...

Et, gravissant les dernières marches, il agita le cordon de la sonnette, sans même se demander quel langage, habitué comme il l'était à la *langue verte* du monde des drôlesses, il allait parler à une jeune fille qu'il avait le droit de croire, et qu'il croyait, en effet, absolument honnête.

Un pas léger se fit entendre derrière les planches de sapin recouverts d'une couche de peinture grisâtre qui s'écaillait par places.

La porte s'ouvrit à moitié.

Dinah Bluet parut. Elle regarda le visiteur d'un air sérieux et étonné, et de sa voix fraîche et cristalline elle dit :

— Vous vous trompez certainement, monsieur...

*La huitième partie a pour titre :*

**LES AMOURS D'UN GOMMEUX**

**TOUT A FAIT NOUVEAU**

**The CLEVELAND COMBINATION CAP**

Enregistré à Ottawa,  
le 11 Août,  
par Jas. Colmann,  
Montréal.

Cette Coiffure a obtenu  
la médaille de bronze et  
un diplôme d'honneur à  
l'Exposition de Toronto



CASQUE



CHAPEAU



TURBAN

**TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.**

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban. C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir la voir.

**J. R. BOURDEAU**

**97, RUE ST-LAURENT**

**EUARD & MACDONALD**

FABRICANTS DE

**POELES, FOURNAISES**

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE  
POELES promptement exécutés.

**LE POT "JEWELL RANGER"**

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE  
ENTIER.

**244—Rue Saint-Jacques—244**

**MONTREAL**

**OCCASION LES DERNIERS OCCASION  
VOLUMES I**

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	-	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	-	15c.
LA HAINE	- 2e vol	15c.
LES ORPHELINES	-	15c.
LE CHOLÉRA	-	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	-	5c.
TROIS ANS EN CANADA	-	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	-	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.  
S'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>**

**69, Rue St-Jacques, Montréal**

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

**PRIMES**

**POUR LES PROCHAINS SIX MOIS**

— TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889 —

1re Prime	-	-	-	-	\$100.00
2e	"	-	-	-	50.00
3e	"	-	-	-	20.00
4e	"	-	-	-	12.50
5e	"	-	-	-	10.00
6e	"	-	-	-	5.00
7e	"	-	-	-	2.50
100	"	de \$1.00	-	-	100.00
<b>Total</b>					<b>\$300.00</b>